

« Ce qui est "formateur", c'est sans aucun doute la tradition dans laquelle on est inscrit, mais aussi le monde d'aujourd'hui et ses questions, les autres religions et les autres cultures. »

Mgr Marc STENGER

2004

SE FORMER POUR LA MISSION

L. A. C. - n° 223

SE FORMER POUR LA MISSION

Une École pour la Mission

Les Parcours de croyants

Une Église en état de mission

Sommaire

● Éditorial Christophe ROUCOU	1
● Une École pour la Mission Christophe ROUCOU	3
● Les Parcours de croyants Pierre CHAMARD-BOIS	11
● Un partage et un chemin Armelle DHALLUIN	20
● Croyant et incroyante... Vincent et Isabelle HIBON	26
● Marche du Service-Jeunes Anne de BOISSIEU	29
● Témoignage Isabelle HUET	32
● Le Parcours fondamental : esprit et méthode Jean-Marie PLOUX	35
● L'école au séminaire Xavier DEBILLY	38
● Découvertes au Parcours fondamental Arielle CORBANI	45
● Session prêtres et diacres Denis SCHIRA	51
● Des oui et des non... Stéphanie et Jacques RINGEADE	53
● Mettre son Église en état de mission Mgr Marc STENGER	60
● SOURCES	72
● 1 LIVRE - 1 AUTEUR	77
● LIVRES REÇUS À LA RÉDACTION	81

Communauté Mission de France

La "Lettre aux Communautés", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme.

le n° 6 €

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 Le Perreux-sur-Marne.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : <http://www.mission-de-france.com>

Directeur gérant	: Jacques Purpan	
Responsable	: Pierre Lethielleux	
Comité de rédaction	: Alain Carof, Danièle Courtois, Pierre Chamard-Bois, Gérard Charrier, Rémi Crespian, Michel Grolleaud, Pierre Lethielleux, Yves Petiton, Jean-Marie Ploux, Jacques Purpan, Christophe Roucou	
Relecture	: Michel Grolleaud	Photos : Communauté Mission de France
Secrétaire/Maquettiste	: Florence Mayjonade-Clayette	
Abonnements	: Geneviève Ferronnière	

France et étranger : Abonnement ordinaire 2004 : 29 € – Abonnement de soutien : 38 € – Le numéro : 6 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,50 €.

À l'origine de la Mission de France, en 1941, il y a la fondation d'un séminaire à Lisieux pour former des prêtres aptes à vivre la mission dans un contexte nouveau : celui d'un monde qui gémit dans les douleurs de l'enfantement, au moment de la Seconde Guerre mondiale.

Plus de soixante ans après, les temps et l'horizon de vie des hommes et des femmes, et parmi eux des chrétiens, ont bien changé. Notre planète est à l'heure de la mondialisation, l'Église catholique a vécu le Concile Vatican II et se trouve affrontée aux défis du libéralisme et d'un matérialisme mettant en cause la foi en Dieu bien différemment que ne l'a fait l'athéisme du xx^e siècle. Dans notre pays, les générations qui parviennent à l'âge adulte, sont marquées par la non-évidence de Dieu dans une société très sécularisée.

Pourtant, de nouvelles générations de chrétiens ont la conviction qu'aujourd'hui encore, l'Évangile est une parole de vérité et de vie pertinente pour les hommes et les femmes de ce xxi^e siècle et que la figure de Dieu révélée en Jésus-Christ est source de vie et d'espérance pour eux.

Mais, comment comprendre ce monde ? Comment y découvrir les signes de Dieu ? Tout simplement, que veut dire vivre en chrétien en cette période de mutation ? Répondre à ces questions suppose de prendre du temps pour écouter, regarder, comprendre le monde, pour s'inscrire dans la Tradition chrétienne, pour découvrir l'Église comme le lieu de transmission de cette Parole vivante. En un mot, il s'agit de se former pour être acteurs de la mission aujourd'hui encore.

Ce numéro présente quelques-unes des propositions de la Communauté Mission de France pour répondre à ce défi d'aujourd'hui : se former pour la mission.

Après avoir rappelé pourquoi l'École pour la Mission a été créée à l'été 1999, nous présentons plusieurs propositions qui sont autant de parcours de formation : Parcours de croyants, Randonnées du Service-Jeunes, Parcours fondamental, Sessions pour

ministres ordonnés et sessions de baptisés. Des participants disent l'intérêt qu'ils y ont trouvé, la diversité de ceux et celles qui écrivent, leur âge, leurs itinéraires, témoignent d'une nouvelle génération d'acteurs de la mission.

Mais ces propositions de formation n'ont de sens que si elles permettent à ceux et celles qui y participent d'être aujourd'hui acteurs de la mission, s'inscrivant dans l'effort entrepris par l'Église. Comment un évêque se sent-il responsable de la mission aujourd'hui dans le diocèse qui lui a été confié ? C'est le propos du Père Marc Stenger, évêque de Troyes, dans une intervention faite à la session des prêtres et diacres.

Enfin, les deux dernières rubriques, habituelles, ont ici toute leur place : *les Sources* avec un texte de Basile de Césarée, car nous avons besoin sans cesse de découvrir comment nos Pères dans la foi ont exprimé le message chrétien à leurs contemporains pour entreprendre une tâche analogue de nos jours. Notre intelligence de la foi s'appuie aussi sur les penseurs d'aujourd'hui, d'où la présentation du dernier ouvrage de Paul Valadier "*La condition chrétienne*". Ce livre rejoint l'axe de recherche des équipes de la Communauté Mission de France : "*Vivre en chrétien aujourd'hui, qu'est ce que c'est pour moi, pour nous ?*". Ce sera le thème central de l'université d'été qui aura lieu à Francheville (Lyon) les 10-13 juillet 2004, autre temps de formation qui lui aussi associera échanges, apports et célébrations.

L'enjeu est à chaque fois celui que nous exprimons ainsi dans le Manifeste : « *Il s'agit d'exprimer la foi que nous recevons de l'Église avec les paroles de vie que nous recevons des autres* »¹

Christophe Roucou
pour le comité de rédaction

1. *Manifeste pour la mission*, août 2002, p. 15.

Prochains thèmes :

▪ N° 224

Vivre ensemble en banlieues

▪ N° 225

Lire les Écritures aujourd'hui



Une École pour la Mission

par Christophe ROUCOU
prêtre de la Mission de France

Christophe est le directeur de l'École pour la Mission. Il est à ce titre membre de l'équipe épiscopale de la Communauté Mission de France.



Au milieu de tant de propositions de formation faites dans l'Église de France, pourquoi avoir voulu créer en 1999 une École pour la Mission ? Est-ce une structure de plus ? Quel rapport avec l'intuition des débuts de la Mission de France ? Quelle ambition pour les années à venir ? On voudrait répondre ici à ces questions en indiquant ce qui anime les différentes propositions dans ce cadre.

Une intuition des origines...

Cette intuition, quelle est-elle ? En 1941, face à de nouveaux défis missionnaires, le cardinal Suhard eut l'idée de créer un lieu de formation : un séminaire qui prépare des prêtres à vivre la



mission dans de nouvelles situations. Il avait compris qu'il fallait commencer par donner une formation spirituelle, humaine et théologique avant d'envoyer ces jeunes hommes vivre dans les régions rurales déchristianisées ou dans la classe ouvrière. Cela supposait de comprendre ce monde nouveau, « *un mouvement de civilisation qui enfante une nouvelle manière d'être homme et cet homme nouveau naît païen* », selon les mots du père Augros¹, et conduisit au désir de faire autrement de la théologie, d'où le "cours des Sources" très apprécié des séminaristes. (cf. encadré)

Si la Mission de France a commencé par un séminaire ouvert à Lisieux en octobre 1942, ses membres ont eu le souci, dès l'origine, de croiser la formation des plus jeunes avec l'expérience de terrain de ceux qui vivaient déjà la mission. Dans les premières années, le séminaire accueillit non seulement des séminaristes mais des prêtres appelés « *les petits pères* » qui venaient recevoir une formation spécifiquement missionnaire qu'ils n'avaient pas reçue auparavant.

Dès les débuts aussi, d'autres théologiens que ceux de l'équipe du séminaire participèrent à la formation, parmi lesquels, entre autres, Marie-Dominique Chenu et Yves-Marie Congar. Le séminaire était ainsi un lieu de rencontres, de confrontations et d'échanges entre des personnes qui inventaient de nouvelles manières de vivre la mission, notamment le père Michonneau (Fils de la Charité), Madeleine Delbrêl, le père Ancel, supérieur du Prado, le père Voillaume, fondateur des petits frères de Jésus, l'abbé Guérin, fondateur de la JOC en France...

... développée dans l'histoire

Quelques années après, le désir de continuer la formation et surtout de réfléchir aux données nouvelles apportées par la mission vécue en milieu ouvrier ou rural, dans le contexte de la guerre d'Algérie, conduisit à l'organisation de sessions de réflexion et d'échanges. À ces sessions, participèrent régulièrement des théologiens jésuites,

1. « *N'oubliez jamais que si la Mission de France a été créée, c'est parce qu'un beau jour on a pris conscience de la déchristianisation. Ce fait consiste essentiellement dans le fait d'un mouvement de civilisation qui enfante une nouvelle manière d'être homme et cet homme nouveau naît païen. ... Cela se joue non pas dans un petit secteur mais au plan national et mondial.* », Père Louis Augros, premier supérieur du séminaire de la Mission de France, *Lettre aux Communautés*, 30 juin 1952. Cf. Manifeste p. 13 / LAC n° 218, p. 17-18.



comme le Père Martelet, et dominicains, comme A. Liégé ou Jean-Yves Jolif. Puis, des sessions furent organisées à Migennes (Yonne), près de Pontigny, pour les membres de la MdF et pour les laïcs avec qui ils travaillaient.

Dans les années 70, avec la reprise de la formation vers le ministère presbytéral, démarrèrent les “Parcours de croyants” pour de nouvelles générations, parcours présentés plus loin par Pierre Chamard-Bois. Puis, dans les années 80, des laïcs participant à l’effort de la MdF constituèrent une association, Galilée, qui a toujours eu le souci de proposer des temps de formation ouverts à d’autres laïcs, avec le souci d’entrer dans une intelligence de la foi à partir des questions rencontrées au quotidien.

Aujourd’hui, une initiative pour répondre aux temps nouveaux

À l’origine de la création de l’École pour la Mission, il y a un constat partagé avec d’autres et la volonté de poursuivre une intuition.

Le constat est le suivant : à l’entrée dans le XXI^e siècle, nous ne vivons pas seulement une nou-

velle étape de la modernité mais nous sommes en train de changer d’époque. En ce sens, nous nous inscrivons dans les perspectives de la *Lettre des évêques aux Catholiques de France* : « *La crise que traverse l’Église aujourd’hui est due, dans une large mesure, à la répercussion, dans l’Église elle-même et dans la vie de ses membres, d’un ensemble de mutations sociales et culturelles rapides, profondes et qui ont une dimension mondiale. Nous sommes en train de changer de monde et de société. Un monde s’efface et un autre est en train d’émerger, sans que n’existe aucun modèle préétabli pour sa construction. Des équilibres anciens sont en train de disparaître et les équilibres nouveaux ont du mal à se constituer. (...) la figure du monde qu’il s’agit de construire nous échappe.* »²

Comme à d’autres époques, nous sommes devant une double tâche dont il nous faut conduire ensemble les deux dimensions : comprendre le monde dans lequel nous vivons et revenir aux sources de la foi chrétienne ou, pour reprendre le titre de la démarche proposée à tous les catholiques de France à propos de la catéchèse : “Aller au cœur de la foi”.

2. Lettre des évêques aux catholiques de France, « *Proposer la foi dans la société actuelle* », Le Cerf, 1997, p. 22.



De plus, de nouvelles générations de jeunes adultes chrétiens se présentent pour être les acteurs de la vie et de la mission chrétiennes. Tous sont plus ou moins façonnés par la ou les nouvelles cultures de notre époque. Ils sont de ce monde et ils ont le souci d'y vivre en chrétiens, alors même qu'ils font souvent l'expérience d'y être minoritaires. Parmi eux, certains ont un vif souci de la rencontre des autres, de ceux qui ne partagent pas leur foi, les hommes et femmes d'autres cultures, tout en ayant l'Évangile du Christ pour source et pour boussole.

Ce constat sur la situation de notre monde, l'exigence de proposer l'Évangile aujourd'hui, les demandes des nouvelles générations conduisent la Mission de France à réagir et à prendre une initiative, celle de créer l'École pour la Mission, au printemps 1999.

Une École pour la Mission : Pourquoi ?

Ce fut une volonté du Père Gilson, évêque, et de l'équipe responsable de la Mission de France. Pourquoi ont-ils pris cette initiative ? Il ne s'agissait pas de remplacer le séminaire qui continue d'exister et de former des prêtres et des diacres permanents

pour le service de la mission. Il s'agissait, au début de ce siècle, de déployer l'intuition qui a présidé aux origines de la Mission de France.

L'École pour la Mission s'adresse à de nouveaux acteurs qui ne sont plus seulement de futurs prêtres ou diacres mais qui sont aussi des baptisés, jeunes adultes, désireux de prendre leur part de l'aventure de la foi chrétienne dans notre monde. L'intuition reste la même : pour devenir acteurs de la mission de l'Église aujourd'hui, il faut se donner quelques fondements théologiques et spirituels, faire l'expérience avec d'autres d'une démarche en Église pour pouvoir, avec ces quelques outils, vivre en chrétiens la rencontre et le dialogue avec tous aujourd'hui.

Une démarche théologique

La tâche qui est devant nous n'est pas seulement celle d'une adaptation du langage et de la théologie des années du Concile aux langages et cultures d'aujourd'hui. Le passage au pluriel est d'ailleurs significatif : nous sommes devant le défi d'exprimer la foi chrétienne et de pouvoir la communiquer dans les langages et les cultures d'aujourd'hui, qui sont pluriels.



Nous l'exprimions ainsi, en 2002 : « *La mission comporte la nécessité d'interpréter la foi chrétienne en tenant compte de la diversité des cultures et du moment historique. Nous sommes devant ce travail à mener : oser des expressions théologiques assumant les conditions historiques actuelles. Il s'agit d'exprimer la foi que nous recevons de l'Église avec les paroles de vie que nous recevons des autres.* »³

Notre démarche théologique comporte les notes suivantes :

- Notre point départ est l'expérience de vie partagée tous les jours auprès de nos contemporains, avec leurs joies et leurs espoirs, leurs tristesses et leurs angoisses, avec leurs questions aussi. La raison en est théologique : l'histoire des hommes est, pour nous chrétiens, le lieu de la révélation de Dieu et il n'y en a pas d'autre : « *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire...* » (Jn 1,14).
- Dans notre démarche, particulièrement dans les Parcours de croyants, le travail sur les textes de l'Écriture et leur écoute comme Parole de Dieu

est fondamental. Nous essayons qu'il soit une vraie source pour la théologie et que la Bible ne soit pas seulement l'illustration de propos théologiques.

- Nous avons à conjuguer solidarité avec tous les hommes et identité chrétienne, universalité de la condition humaine et des questions qu'elle porte et particularité de notre Tradition chrétienne.
- Notre théologie est trinitaire à cause de la révélation chrétienne de Dieu et à cause de notre expérience croyante, témoins que nous sommes de l'action de l'Esprit de Dieu dans les actes et les paroles de ceux et celles avec qui nous vivons et qui sont souvent étrangers à la foi chrétienne.
- Dans notre méthode théologique, l'analogie joue un rôle fondamental. Nous puisons dans la Tradition de l'Église et des théologiens des époques qui nous précèdent, non pas pour les répéter mais pour mener à bien, à notre tour, le travail d'expression et de communication de la foi chrétienne reçue des Apôtres qu'ils ont fait à leur époque.

3. Manifeste pour la mission, p 15 / *Lettre aux Communautés* n° 218, p. 19-20.



- Enfin, théologie et spiritualité sont liées, l'une ne va pas sans l'autre. C'est ce que proposait saint Augustin : « *Crois pour comprendre et comprends pour croire* ». Cela a, entre autres, une conséquence : la dimension liturgique et la prière sont partie intégrante des parcours et des temps de formation. Nous aimons non seulement lire les textes des Pères ou des théologiens, mais aussi nous aimons les méditer.

Une démarche d'Église

Nous nous inscrivons dans la dynamique du Concile Vatican II et la redécouverte de la mission commune de tous les baptisés. C'est la raison pour laquelle les différents acteurs de la mission se forment ensemble : futurs prêtres et diacres permanents, baptisés (laïcs) désirant vivre dans des équipes de mission ou assumant des responsabilités dans leur diocèse ou dans des mouvements.

Il ne s'agit pas de confondre les vocations et les missions confiées mais il s'agit pour nous, animés par un même esprit, utilisant les mêmes outils intellectuels ou références spirituelles, de

porter ensemble et de partager la mission confiée. Cela peut jouer dans la formation initiale comme dans la formation continue. Par exemple, les Parcours de croyants ou le Parcours fondamental font partie du cursus des candidats à un ministère de prêtre ou de diacres à la Mission de France. Des diacres ou prêtres (diocésains ou de la Communauté Mdf), après plusieurs années de ministère, participent au parcours fondamental.

Les articles et témoignages qui suivent expriment bien qu'à travers les parcours ou les sessions, c'est une démarche d'Église qui est proposée. C'est pourquoi la dimension sacramentelle et liturgique est conjuguée avec celle de la parole, sans oublier l'engagement dans le service des frères et des soeurs.

Cette dimension est aussi souvent honorée par l'apport des témoins que nous invitons. Nous essayons de tenir la dimension universelle (ou catholique) de l'Église par la participation ou les témoignages de chrétiens d'autres cultures et régions du monde, sans oublier la dimension œcuménique. L'ouverture à l'autre qui caractérise notre démarche, nous conduit aussi à faire intervenir des hommes et des femmes d'autres traditions religieuses ou d'autres convictions.



Vous avez dit « École » ?

On peut entendre le mot “école” en deux sens. Le premier est celui d’un lieu de formation. L’École pour la Mission l’est depuis quatre ans et ce numéro en rend compte. Le second, peut-être sous-jacent à ces propos, m’a été dit lorsque la responsabilité de la mise en œuvre de ce projet m’a été confiée. L’ambition serait aussi que les différentes propositions mises en œuvre, que le travail théologique effectué sous de multiples formes et que la collaboration diversifiée des intervenants puissent favoriser un lieu de réflexion et d’élaboration d’une théologie de la mission pour les temps actuels.

Est-ce trop ambitieux ? L’avenir le dira. Notre responsabilité est, en tout cas, bien exprimée par ce que Charles Péguy faisait dire :

« Jésus-Christ, mon enfant, ne nous a point donné des conserves de paroles

À garder,

Mais il nous a donné des paroles vivantes

À nourrir. (...)

C’est de nous qu’il dépend, infirmes et charnels,

De faire vivre et de nourrir et de garder vivants dans le temps

Ces paroles prononcées vivantes dans le temps. »⁴ •

4. Charles Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, NRF, Gallimard, La Pléiade, 2000, p. 589.

Louis AUGROS

En un certain sens, ce qui nous a donné le plus de souci, c'est la formation intellectuelle, ou théologique, de ces futurs missionnaires. Le Cardinal nous en avait souligné l'importance sans bien nous indiquer la route à suivre. [...]

Que faire ? Et comment ? Nous avons tâtonné. Je suppose que personne parmi nous n'a été content de l'enseignement qu'il a donné. Un jour nous avons tout de même trouvé l'idée directrice dont nous avions besoin. À cette époque, en effet, commençait à circuler dans les groupes de recherche missionnaire un slogan que l'on disait essentiel : il faut, disait-on, faire un retour aux sources. À en juger d'après les commentaires, cela signifiait d'abord que toute théologie est liée à une culture et à un moment de l'Histoire. Si l'on veut annoncer Jésus-Christ aux hommes d'une autre culture, il faut, pour trouver la manière, faire un retour aux sources : c'est-à-dire voir comment la révélation se présente à nous dans les différentes langues que parle l'Écriture.

À partir de là, l'un d'entre nous a inauguré ce qu'il appelait le cours des Sources, qui était tout autant une histoire de la foi.

En commençant avec Abraham, il montra comment la foi, si elle est donnée d'en haut, par révélation, et sans cesse enrichie par de nouvelles interventions divines, fut sans cesse insérée dans la conscience de peuples divers par leur culture, vivant au sein d'événements qui posaient de nouvelles questions dont il fallait chercher les solutions à la lumière donnée antérieurement. Si l'Ancien Testament nous révèle cette aventure de la foi, à plus forte raison le Nouveau et les 2000 ans d'histoire de l'Église qui, sans cesse affrontée à des civilisations nouvelles, a été et demeure obligée de s'exprimer en des cultures toujours mouvantes.

Au lieu d'enseigner d'une manière systématique une théologie considérée comme valable pour tous les siècles, nous devions imiter nos ancêtres dans la foi : c'est-à-dire les Pères de l'Église et saint Thomas lui-même.

N'avons-nous pas, comme eux, à tenter d'insérer la foi, dans son authenticité, au

sein de la culture ou des cultures de notre temps ? C'est dans ce sens que nous avons cherché tous ensemble. Avons-nous eu toujours suffisamment le sens des risques courus dans une telle opération ? Avons-nous vu clairement comment le souci de communiquer aux hommes d'aujourd'hui la lumière de la foi entraînait le danger de tenter de marier, tant bien que mal, la foi avec les erreurs de notre temps ? Mais ne devons-nous pas courir ce risque tout en prenant les moyens de le surmonter ? Pouvions-nous, sans cela, préparer ces futurs prêtres à leur mission qui était précisément d'insérer la foi la plus authentique dans le monde d'aujourd'hui. N'est-ce pas cela, évangéliser ?

Comment procéder pour éveiller à la foi les hommes de notre temps ?

Sans doute cet effort de réflexion est-il nécessaire pour préparer au dialogue entre la foi et la culture et au mariage entre l'une et l'autre si l'on veut éviter les compromissions. Mais on ne sera jamais assez persuadé que l'éveil de la foi ne peut être que l'œuvre d'un messenger agissant dans la puissance de l'Esprit. •



Les Parcours de croyants

par Pierre CHAMARD-BOIS

Pierre fait partie de l'Équipe de partenaires de Bretagne. Il est aussi membre du Comité de rédaction de la Lettre aux Communautés. Il nous communique sa réflexion à partir de son rôle d'animateur dans les Parcours de croyants.

Les Parcours de croyants sont une formation à destination des jeunes de 20 à 30 ans. Par eux, la Mission de France bénéficie de près de trois décennies d'expérience de formation et d'accompagnement de jeunes générations. Je tenterai, dans les lignes qui suivent, d'exprimer ce qui constitue leur originalité, à la fois dans leur projet, leur mise en œuvre et leur pédagogie. Selon les époques et selon les lieux, cette aventure a pu prendre plusieurs visages que je ne peux décrire en détail, faute d'une enquête systématique. La vision que j'en donnerai est marquée par ma propre expérience d'animation de tels parcours depuis une quinzaine d'années en différents lieux (Le Mans, Angers, Rennes, Finistère).



1 - Au commencement...

Les parcours ont débuté par l'accueil de jeunes dans le cadre du premier cycle de formation au ministère presbytéral. Proches des séminaristes, ces jeunes désiraient être partie prenante du cheminement de leurs amis tout en bénéficiant de la formation donnée. Pierre Derouet, bibliste, et Cécile Turiot, dominicaine, constituèrent le premier tandem, avec le soutien de Marcel Massard et Jean-Pierre Marchand. Dès le début l'essentiel était mis en place : animation par un binôme, ancrage de la formation dans l'Écriture, décloisonnement des disciplines, notion de parcours lié à une maturation des participants.

Des générations de jeunes sont passés par les Parcours de croyants. Ils ont découvert par eux quelques aspects de la Mission de France, à travers des témoins qu'ils ont pu y rencontrer. Beaucoup en parlent comme d'un temps de fondation de leur parcours ultérieur. Cela reste vrai même si les chemins de la vie les

ont laissés éloignés des lieux d'implantation des équipes de la Mission.

2 - Les objectifs

Les Parcours sont proposés sous la forme de cinq week-ends par an, en général sur deux ans. Ils ont la particularité de prendre en compte différentes composantes de la vie articulées sur une lecture collective de la Bible (au moins pour les deux premières années). Cette pédagogie est d'ailleurs reprise lors des marches estivales organisées par



Florence Leveiller et Marc Doussinault



le Service-Jeunes. Dans un premier temps, il est possible d'expliciter des objectifs :

- aider les participants à discerner ce qu'ils veulent engager dans leur existence (aspect éthique) ;
- selon les participants, accompagner la maturation de leur foi ou vivre une première initiation à la foi chrétienne (aspect théologique) ;
- vivre des expressions de leur recherche spirituelle (aspect liturgique) ;
- se situer avec d'autres chrétiens de leur génération et d'autres générations (aspect ecclésiologique et historique).

2.1 S'engager dans l'existence

Les Parcours s'adressent à des jeunes à l'âge où on est amené à faire des choix importants dans l'existence : choix professionnels, de mode de vie, d'un compagnon. Aujourd'hui, ces décisions sont conjointes à une recherche d'identité qui est la plupart du temps loin d'être évidente, car la famille, la société ne proposent plus de modèles normatifs ou simplement crédibles. Chacun doit trouver sa voie. L'expérience nous révèle que la participation à un Parcours est un chemin de révélation de soi, sur la base d'une expérience vécue avec d'autres. Cette

réalité ordonne les propositions de cheminement des animateurs. Les questions éthiques fondamentales (le bonheur, le mal, la relation à l'autre, etc.) sont toujours en filigrane, et accueillies dans la forme où les jeunes y sont confrontés.

2.2 Mûrir dans sa foi

Le deuxième objectif essaie de prendre en compte la diversité des participants dont l'histoire personnelle est plus ou moins marquée par l'Église ou les chrétiens. Dans les groupes se côtoient des jeunes qui sont nés en milieu chrétien et qui n'ont jamais quitté la maison parce qu'ils y ont trouvé des possibilités d'engagements actifs, jusqu'à des jeunes pour qui c'est un premier contact rapproché avec des chrétiens. Entre ces extrêmes, on trouve toutes les situations. Des anciens qui reprennent contact, des convertis de fraîche date, etc.

En fait, cette diversité n'est que secondaire. Comme nous le verrons, les Parcours sont construits sur une démarche d'initiation qui rapproche les uns et les autres. Ils peuvent y vivre une expérience commune, en particulier dans la lecture des Écritures (expérience éprouvante s'il en est) et l'échange en profondeur entre eux à partir de cette expérience. Les mots de la Tradition, revisités à la



lumière de ce vivre et éprouver ensemble, prennent de l'épaisseur, une capacité à révéler ce qu'on est, à faire tenir debout dans l'épreuve, que la plupart n'avaient jamais expérimentée, ni même imaginée. Il est important de se donner comme exigence de ne pas utiliser la théologie pour instruire, informer ou structurer, mais de mettre à la disposition des jeunes des potentialités d'expression de leur expérience, retrouvant à l'occasion des formulations traditionnelles. Le critère principal est celui de la pertinence de l'expression de la foi par rapport à ce qu'ils en vivent, c'est-à-dire la capacité à les révéler à eux-mêmes avec d'autres. On le comprendra, cette démarche est très liée au premier objectif énoncé ci-dessus. Elle ne prend pas comme point de départ le fait que les jeunes sont des croyants qu'il faudrait informer ou éduquer, mais des personnes en recherche de vérité engagées sur un chemin où elles croisent le trésor des Écritures et de la Tradition. Elle ne procède pas par accumulation, mais par authentification, ce qui passe par une étape de dépossession. En effet les jeunes croulent sur des propositions de repères et de modèles, mais ne savent qu'en faire. Les Parcours permettent de les passer au feu de leur pertinence pour eux.

2.3 Célébrer

Le troisième objectif prend en compte l'expression symbolique de l'expérience. Pour ma part, j'ai constaté qu'elle avait pour les jeunes une importance croissante depuis une dizaine d'années. La lecture des Écritures touche au corps aussi bien qu'à l'intelligence ou à l'esprit. Cela se repère à l'émotion qu'elle produit chez les lecteurs. D'autre part, l'expérience vécue ensemble appelle à poser des gestes de communion qui à la fois expriment ce qui ne peut se dire en mots et institue des relations s'originant en celui qui est la source de la Parole partagée. Du temps est consacré à la préparation des célébrations (en général eucharistiques), ce qui les rend naturellement très participatives. Leur forme "domestique" fait découvrir aux jeunes une manière de célébrer qu'ils ne connaissent généralement pas, où chacun, étant connu et reconnu, a sa place irremplaçable.

Les temps de silence, pour prier, pour prendre le temps de laisser la Parole faire son œuvre dans le corps, sont appréciés. Ils permettent de laisser reposer la pâte ou de décanter ce que les échanges et la lecture de la Bible ont remué ou soulevé. C'est l'occasion de se dire à soi-même ou, pour certains, en s'adressant à Dieu, ce qui se découvre.



2.4 Croître ensemble

Le dernier objectif met particulièrement en jeu le vivre ensemble : fabrication et partage de repas, création artistique, échange avec un témoin, détente commune. Rire ensemble, s'étonner des richesses de chacun, réagir à la parole d'une personne extérieure au groupe donne de la chair à la vie commune. Il est frappant que le groupe ne s'établit pas sur une vision commune du monde ou un projet commun, mais sur un vivre ensemble dans les différences. Le groupe se constitue ainsi rapidement une histoire. Le choix fait en Finistère de ne pas avoir un groupe autonome qui chemine sur deux ans, mais d'accueillir chaque année des nouveaux qui s'intègrent à un groupe existant et de ce fait le renouvelle a un avantage certain. Les anciens initient les arrivants (les plus anciens deviennent des animateurs de sous-groupes). Cela ne pose pas de problème d'organisation, car ces Parcours n'ont pas un programme tout fait qui se répèterait tous les deux ans. Ils prennent la couleur de ceux qui y participent, de là où ils en sont, du chemin qu'ils sont prêts à engager.

La dimension ecclésiale est ainsi prise en compte par la pratique concrète de la fraternité, souvent avec une ouverture vers le monde, à travers par exemple des expériences de coopération, d'en-

gagements dans des associations caritatives. Même si le groupe prend une grande importance dans la vie de certains, il est traversé par ce que beaucoup apportent de leur expérience professionnelle, de leur engagement dans des mouvements d'Église. Mais il acquiert une particularité du fait que ce qui le constitue est l'acceptation de vivre ensemble une expérience de contact avec la Parole à travers les Écritures, gratuitement, dans la confiance des uns envers les autres.

3 - La pédagogie

Deux options principales marquent la pédagogie des Parcours :

- L'articulation étroite entre les quatre dimensions décrites ci-dessus : toute rencontre prend en compte ces aspects, même si l'une ou l'autre privilégiera, par son thème, une des dimensions ;
- La priorité donnée à la lecture des Écritures, comme fondement anthropologique et théologique.

3.1 Une lecture vivante

Nous avons vu que les Parcours s'appuient sur une expérience vécue en commun. Il s'agit d'abord de la lecture des Écritures. La lecture comme expé-



rience n'est pas comparable à une étude du texte suivie d'une actualisation. La lecture serait plutôt en soi une actualisation. Certes, on peut essayer de trouver dans les textes bibliques un témoignage de la foi des rédacteurs ou des groupes socio-religieux au sein desquels ils ont vécu. Ce témoignage reconstitué tant bien que mal à l'aide de données historiques reste *a priori* à distance de notre propre réalité historique. Par exemple, on peut établir l'originalité du peuple d'Israël dans sa découverte du monothéisme au sein d'un environnement polythéiste. On peut y lire l'action de révélation de Dieu dans l'histoire. Mais cette expérience qui date de près de 2500 ans ne nous aide guère pour vivre notre foi aujourd'hui dans un contexte où l'existence même d'un divin personnel est problématique. Notre ciel est vide, alors que celui des contemporains des fils d'Israël était plutôt encombré. Notre vision du monde, d'ailleurs issu de ce passage par le monothéisme, a profondément évolué. On pourrait en dire autant du Nouveau Testament.

Les textes bibliques possèdent une caractéristique qu'ils partagent avec les œuvres d'art : celle de transcender le temps et l'espace, de parler encore aujourd'hui en dehors de leur contexte de naissance. Par quelle alchimie ? Nous aurons l'occasion d'y

revenir dans un prochain article. Mais dans les Parcours, nous expérimentons cette capacité de mise en résonance, de réveil en soi d'une Parole enfouie, parfois endormie. Une Parole qui touche à la vie et à la mort, à ce qui ne vient à la conscience que par bribes ou symptômes mais dont nous sentons qu'elle est à la racine de notre existence. Le texte garde des traces du passage de cette Parole capable de réactiver pour ses lecteurs, dans leur corps et leur psychisme, le goût de vivre, d'aimer, de se donner, d'accueillir le don. Nous l'expérimentons assez facilement dans des paraboles. Mais toute l'Écriture peut être abordée dans cette perspective, même les textes d'autres genres littéraires, jamais indemnes de cette expérience fondatrice que les écrivains ont laissé se déposer, sans doute souvent à leur insu, dans la lettre.

3.2 Une expérience inédite

Lire la Bible est pour les participants d'abord une expérience de démaîtrise, d'impossibilité à enserrer ce que le texte produit dans des discours ou des idées. Le texte provoque une remise en question des représentations que nous avons du monde, de l'autre, de Dieu, de nous-mêmes, non pas en en proposant d'autres, mais



en creusant chez le lecteur un manque à savoir. Ce que nous savons des choses ou des êtres nous empêche de les voir¹. La lecture attentive et patiente conduit à une attente de ce(lui) qui pourrait venir.

Une telle expérience ne peut se vivre dans une lecture solitaire. Écouter le texte, c'est d'abord écouter l'autre me dire ce qu'il lit, comment il achoppe sur la difficulté, comment résonne tel récit, telle image, à partir de sa propre expérience. Lire permet de faire une triple expérience de l'altérité. D'abord celle d'un texte qui résiste à la compréhension, par ses silences, ses contradictions apparentes. Et aussi celle de l'autre lecteur avec lequel je partage la recherche, capable d'entendre des choses là où je suis sourd, ou au contraire ne consonnant pas à l'évidence qui me tombe des yeux. Enfin peut-être, cette altérité vécue comme l'expérience que là, à partir du texte et entre nous, il y a quelque chose qui nous dépasse, plus grande que nous, qui peut inspirer de la crainte comme devant l'immensité. Lire est aussi une expérience spirituelle, au moins à certains moments de grâce.

1. Au sens fort de pénétrer et contempler qu'on trouve dans l'Évangile de Jean.

Ainsi plutôt que de parler d'une actualisation de ce qui est lu nous évoquerons l'actualité de ce que la lecture produit en nous. Certains en font l'expérience dans ce qu'on appelle la *lectio divina*. Dans les Parcours de croyants, le chemin est différent mais probablement convergent. On ne part pas de l'expérience des personnes pour rechercher dans les Écritures ce qui l'éclaire, l'infirmes ou la confirme. On vit d'abord une expérience de lecture qui fait parler. Les textes ont aussi cette capacité de donner à vivre une expérience inédite, que la vie quotidienne ne peut produire en tant que telle, que la lecture solitaire ne fait qu'effleurer. Lire, c'est se découvrir autre que celui ou celle que l'on croyait, autre dans son identité, dans sa capacité à entrer en relation, dans sa façon d'être croyant.

3.3 Une voie d'initiation

Le rôle des animateurs, toujours en binôme comme nous le signalions plus haut, est essentiel. Le fait d'être deux évite l'imposition (en général inconsciente) d'une seule interprétation. Leur parole est stéréophonique, et la place de chaque



participant est préservée dans cet écart de leur sensibilité, de leur intelligence, de leur mode d'expression. Leur écoute du groupe qui lit est aussi différente, et ce qui échappe à l'un peut être recueilli par l'autre. Ce mode d'animation est essentiel, car inévitablement la monophonie conduit à la fascination ou le rejet. Ce n'est pas un hasard si quatre évangiles nous ont été légués par la tradition. Ce n'est pas pour en reconstruire un cinquième qui prétendrait à l'exhaustivité. Les animateurs sont d'ailleurs plus des initiateurs que des personnes chargées d'animer ou d'enseigner. Ils transmettent plus une confiance, une invitation à dire son expérience qu'un contenu, voire un témoignage. Ils accompagnent les lecteurs dans les escarpements ² de la lecture, signalant au passage quelques dangers d'interprétation, mais ils ne peuvent pas faire le chemin à leur place, car le chemin est unique pour chacun.

3.4 Au cœur de l'expérience humaine

Lire aussi suppose une anthropologie, une conception de ce qu'est l'être humain en rapport avec l'autre, avec la Parole, dans sa maturation en humanité. Ces questions viennent souvent car elles sont centrales ³ : qu'est-ce qu'être humain si on est fils de Dieu ? De quelle faille originelle nous sommes tirés (sauvés) par la prévenance de Dieu ? Quel corps vient en nous et entre nous, façonné par un amour qui résiste à la mort comme anéantissement ? Vivons-nous déjà aujourd'hui de cette vie qui semble passer le temps ?

Ces questions sont au centre de la recherche d'identité qui marque les jeunes générations. Ils peuvent ainsi découvrir que leur recherche est au cœur de ce qui peut surgir de la lecture des Écritures. Le comment vivre aujourd'hui, comment décider, comment oser, comment s'engager est présent en permanence car ces demandes sont l'expression de ces questions centrales. Il revient

2. Interpréter un texte est un exercice risqué. Certains jeunes demandent des assurances, ou ont des mouvements de recul devant les abîmes qui se dévoilent à leur pieds, surtout les premiers temps. Puis, quand l'expérience se répète, ils osent s'aventurer dans des passages qui leur dévoilent des espaces intérieurs insoupçonnés.

3. Je les exprime à ma manière qui n'est pas celle des jeunes. Mais c'est bien de cela qu'il s'agit au fond.



aux animateurs de les accueillir, de susciter entre les participants un échange d'expérience, de proposer parfois des mots pour l'exprimer, au plus près de l'expérience qu'ils en font.

4 – Un chemin pascal

Les participants le disent souvent. Les Parcours sont des lieux de confiance où peuvent se dire des choses qu'on n'échange pas tous les jours et qui pourtant travaillent au corps. Ils sont des lieux de maturation, de métamorphose de soi. Ce qui reste après n'est que rarement un contenu, le sentiment d'avoir appris de nouvelles choses, stockées dans des notes ou des photocopies, mais la mémoire d'avoir eu le cœur brûlant à la lecture des Écritures. On l'aura compris, s'il est un texte de la Bible qui exprime au plus juste ce qui se vit

dans ces Parcours, c'est bien celui des pèlerins d'Emmaüs. Nous retrouvons beaucoup mieux dit que nous ne l'avons fait, les quatre objectifs (mais s'agit-il d'objectifs quand la cible est l'être humain ?) que nous avons exprimés : accompagner la maturation humaine des participants (en mettant ses pas dans ceux des marcheurs), aider au passage d'une foi d'enfance à une foi adulte (où la personne qui est crue n'est plus là avec le même mode de présence), exprimer par les sacrements et dans la prière la dimension spirituelle de ce qui est vécu (le repas de l'auberge), se situer par rapport aux frères (dont on découvre qu'ils ont vécu aussi une expérience similaire).

« Et commençant par Moïse et les prophètes, il leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait. » (Luc, 24, 27) •



Un partage et un chemin

Armelle Dhalluin, 30 ans, enseigne la chimie en classes préparatoires au Havre. Engagée longtemps dans le scoutisme, elle participe, depuis deux ans, au Parcours de croyants et aussi, cette année, au parcours Théo.

par Armelle DHALLUIN

Ce qui m'a conduit aux parcours de croyants ? Un hasard d'abord... Comme souvent... À la table d'Arnaud, un copain prêtre, une de ses amies, Véronique, voyant que j'ignorais ce qu'était la Mission de France, me fait une description emballée du Parcours fondamental. Me former... Moi aussi, tiens pourquoi pas ?

Pourquoi participer à un parcours ?

“Pourquoi s'être inscrit au Parcours de croyants ?”, cette question est revenue plus d'une fois. Il m'a fallu y réfléchir pour ne pas être prise au dépourvu lors des traditionnels tours de table de présentation. Par le scoutisme ou d'autres acti-



Armelle, Colette Poincelet et Philippe Deterre.

vités d'encadrement, j'avais été amenée à animer, ponctuellement, de petits groupes de réflexion :

- parler de Dieu, faire parler de Dieu,
- trouver des textes de référence dans la Bible,
- répondre aux questions des enfants,
- expliquer l'eucharistie et les sacrements,
- essayer de rendre modernes des Ecrits, qui ne parlent pas toujours aux enfants, bien sûr, ni non plus, à moi, l'“animatrice”,
- trouver le lien avec la vie de tous les jours, ne pas laisser cloisonnés les “moments de Dieu” (temps spirituels, messe) et les problèmes quotidiens.

Rien ne m'a jamais vraiment semblé élémentaire. Avec deux ou trois notions à propos d'Adam

et Eve, du fils prodigue et de la pêche miraculeuse, j'ai essayé, comme je pouvais, d'animer, mais de faire parler surtout... en espérant fort, devenir, un jour, plus cultivée !

C'est pour “enseigner” d'abord (déformation professionnelle !) que je suis venue au Parcours de croyants, pour acquérir une base de connaissances à transmettre ensuite. Je venais rencontrer des référents, des “spécialistes de Dieu”, des formateurs, des conseillers... Ce gros livre, cette Bible, doit bien contenir des réponses, lorsqu'on apprend à la lire.

Mais, des réponses à quoi ? En fait, je suis venue au Parcours de croyants, remplie plutôt des questions des autres que de mes propres questions :



les scouts et leurs questions simples, surtout les questions de mes amis non-croyants et leurs résistances... J'avais une confiance plutôt enfantine. La Foi, disons ma Foi d'alors, me posait peu de problèmes, peu de problèmes pour la vivre, pour vivre au milieu des paroisses et des croyants, mais juste des problèmes pour convaincre, pour la transmettre, pour l'argumenter, pour la présenter, pour la justifier, pour la dire dans des cercles de non-croyants...

Forte de mes envies de démonstrations et de leçons de Bible, je me suis inscrite au Parcours de croyants. J'ai rejoint le groupe animé par Philippe et Colette depuis un an. En fin de première année, leur groupe s'est scindé en deux, une partie voulait poursuivre ensemble.

Qu'ai-je trouvé ? Qu'ai-je découvert dans ces Parcours ?

Je venais étudier, suivre des conférences, et en fait, j'ai, d'abord et avant tout, trouvé un groupe. Un groupe de "redoublants", tout fiers de l'être, tout contents d'affirmer sans angoisse qu'ils ne comprenaient rien à ce bouquin, et qu'ils recommençaient, donc, leur année, et un groupe de "débutants" curieux de tout ce qui pouvait se

dire dans cette formation. Ces deux groupes n'en ont bientôt plus fait qu'un, de quinze à vingt personnes, avec des quêtes communes mais aussi avec des attentes personnelles.

Cinq week-ends en une année... Moins de cinq fois trente heures ont réussi à nous lier, si bien que le désir est rapidement venu d'organiser d'autres week-ends – les "festifs", ceux où l'on ne réfléchit pas – et d'autres réunions, pour préparer, entre nous, les prochains week-ends. Pas toujours simple de réunir Grenoble, Tours, Le Havre, Chartres, Evry et la région parisienne !

Sûr, ce ne doit pas être que de simples conférences !

Bien plus que des suites de cours, nos week-ends étaient faits de partage de nos lectures, de nos convictions, d'écoute de nos questions et de nos incompréhensions, de partage de nos refus d'accepter certains versets, d'exposés, aussi, de nos intuitions à la lecture des passages de Bible. Très vite, chaque personne, du timide au bavard, s'est sentie libre de s'exprimer, à sa façon, à son rythme. Très vite, la complicité entre nous et le respect de là où en est l'autre et de ce qu'il pense, de ce qu'il croit ou de ce qu'il ne croit pas, se sont installés, sans effort et sans artifices, au gré de nos



discussions, au gré de nos confrontations avec ces versets de Bible. Chaque absent d'un week-end manquait au groupe, chaque personnalité différente était indispensable à nos échanges.

Complètement indissociables de ce groupe étaient Colette et Philippe, nos animateurs, comment doit-on dire ? nos biblistes ? Le duo d'une bibliste et d'un animateur (en théorie), mais plutôt une Colette et un Philippe, se complétant, s'interrompant, se répétant, se reprenant, s'écoulant, nous écoutant, pour guider nos découvertes de la Bible, pour apporter des éléments de culture importants pour notre compréhension, pour classer et reformuler nos interrogations et nos résistances – plus que pour y répondre d'ailleurs – pour partager aussi, presque au même titre que nous, l'expérience et le degré de réflexion mis à part, leurs convictions et leurs questions.

D'abord, déconcertant, Philippe nous a habitués à ces synthèses subtiles, d'une ou deux phrases, capables de résumer plus d'un mystère. Je savoure, encore en pensée, le silence et le sourire de Philippe, qui écoutait, jusqu'au bout, une de nos incompréhensions paniques. Pas de réponse, pas d'affirmation, si ce n'est parfois une reformu-

lation, mais, nous avons appris, avec lui, le calme devant les doutes et que là où il y a nœud, il y a souvent point clé de la Foi.

D'abord déconcertante, Colette nous a bercés d'hébreu, de rois d'Israël, d'écrits déterrés et de vieilles histoires. Elle, à sa manière, avait une réponse historique ou une ambiguïté de traduction à apposer à chacun de nos problèmes. Pas non plus une réponse, mais l'exposé de raisons légitimes et argumentées à nos problèmes naïfs et d'apparence sans fondements. Ça rassure ! Je savoure, encore en pensée, un cri de cœur de Colette, en réponse à un manque de conviction de notre part : « *Mais, c'est une réalité !* ». Preuve indéniable, pour moi, de l'existence pourtant indémontrable du Dieu de Colette dont je souhaite, chaque jour, qu'il devienne le mien.

Avec ce groupe et avec l'aide des animateurs, nous avons cheminé, ensemble, deux ans ou trois ans durant, découvrant, week-end après week-end, les textes choisis suivant une progression. Nous avons appris à ne pas lire trop vite entre les lignes, à ne pas trop vite faire dire aux textes ce qu'on souhaite y lire ou ce qu'on a entendu souvent, à revenir aux mots, avant de parler d'idées, à placer le texte dans le contexte où il a été écrit,



à nous intéresser à l'histoire du façonnement du texte, avant de focaliser sur les idées que ce texte veut façonner, à découper, à lire, à relire, à relire de nouveau, à écouter lire, à regarder le mot avant la phrase, à rester fidèles à ces textes, à ces inspirations, qui ont traversé les siècles.

Ce que j'ai appris...

J'ai appris que la lecture de la Bible en groupe n'est pas anodine, que l'opinion, le sentiment, l'intuition de chaque personne du groupe est une pierre importante dans les recherches du groupe, mais aussi dans sa recherche individuelle. J'ai appris que le groupe lisant le texte biblique est aussi important que le texte en lui-même.

J'ai appris à respecter la plus petite question, la plus petite apparente aberration du verset de Bible... au même titre que j'ai appris à respecter mes résistances et mes refus plutôt que de les écarter. Ne fait-on pas un plus grand pas, encore, lorsqu'il y a un caillou ou un obstacle à franchir ?

J'ai appris à chercher, avec acharnement, les cohérences et les recoupements dans ce gros Livre. Comment s'est-il fait ? Comment a-t-il traversé les âges ? Comment peut-il encore être moderne ?

Comment un texte imaginant l'origine du monde peut-il donner les mêmes messages qu'un récit d'Apocalypse, que l'histoire d'un peuple en esclavage, qu'un recueil de poèmes ? J'ai découvert, non sans quelques plaisirs intellectuels, mais remplit aussi de beaucoup de mes attentes, que ce Livre apparemment très décousu, écrit de plusieurs mains, à plusieurs époques, traçant plusieurs histoires, est d'une grande cohérence et d'une unique inspiration.

Bien sûr, je lui reproche, encore un manque cruel de pédagogie et cette "volonté", volonté, hasard ou ? de ne rien affirmer, de ne rien rendre évident. Mais serais-je plus indulgente, aujourd'hui, devant un Livre qui déciderait de m'apprendre Dieu ?

Je suis arrivée pleine de certitudes et, auprès de Colette, de Philippe et de mes amis du Parcours de croyants, j'ai pourtant trouvé bien plus de questions que de réponses. En guise de spécialistes, j'ai trouvé des démêleurs de pensées, fidèles aux textes et aux écrits de la Bible, au lieu d'anonymes voisins de promos, j'ai trouvé des amis de partage et de chemin, et à la place de notions à transmettre ou de savoirs à apprendre, je suis devant une réalité plus forte, même si elle se révèle



plus effrayante : je n'apprendrais pas aux autres comment croire en Dieu, ni pourquoi d'ailleurs. Bien plus important que des phrases qu'il apprendrait ou qu'il recevrait, chaque croyant doit faire sa propre expérience. Et la réalité de l'existence de Dieu repose dans des preuves de vies comme l'engagement d'un croyant et sa façon de vivre sa foi.

Tout est, pour moi, à reconstruire, tout est à stabiliser, tout est à expérimenter encore... Deux années de Parcours de croyants, c'était bien trop court pour moi. Je ne suis pas prête à quitter le temps de formation. En effet, à la sortie de ce temps, il me restera à réfléchir à la portée, dans

ma vie, de cette formation. Que vais-je en faire ? Comment vais-je, moi, trouver ma façon toute personnelle de dire « *Je crois en Dieu.* ». Alors, pour l'instant, je veux encore et encore apprendre, lire, écouter...

Je comprends aujourd'hui pourquoi on dit « *PARCOURS* » de croyants. En passant je désire remercier tous les animateurs de Parcours de croyants, les encourager dans cet engagement parfois sans fin, où la relève est rare. Comme moi, qui ne mesure pas tout ce que j'y ai reçu, mesurent-ils tout ce qu'ils y donnent ?... •





Croyant et incroyante, ensemble au Parcours de croyants !

**Témoignage à deux voix
par Vincent et Isabelle HIBON**

Isabelle et Vincent Hibon (24 et 28 ans) sont ingénieurs en électronique. Leur participation au Parcours de croyants s'est faite en même temps que leur préparation au mariage célébré en octobre 2003.

Vincent :

Ma connaissance biblique date du catéchisme et depuis, je ne l'ai pas approfondie. Ma réflexion d'adulte est différente et il était important de me replonger dans une étude de la Bible et une catéchèse adulte. Le déclic a été la rencontre d'Isabelle. En effet, en tant qu'agnostique, elle me questionnait beaucoup et il m'était difficile de répondre à des interrogations simples et naïves de non-croyant, comme à des réflexions plus poussées que nous avions tous les deux. J'avais besoin d'une aide extérieure, en groupe, pour partager ma foi et les week-ends Parcours de croyant me paraissaient appropriés. Très rapidement, je me suis rendu compte qu'un non-croyant avait sa place parmi les croyants car



le groupe avait tout à gagner d'un regard différent et nouveau. Ces week-ends m'ont permis de mieux découvrir la Bible, ce livre spécial que je ne pouvais déchiffrer seul. Cinq week-ends, ce sont dix textes découverts ou re-découverts en petits groupes avec l'aide de Malou Le Bars et Dominique Trimoulet. C'est autant de temps de partage, de découverte des autres et de la vie. Cela m'a donné des pistes de réflexion avec Isabelle quand nous avions besoin de réfléchir sur notre "couple mixte".

Ce qui est très frappant lors de ces échanges est la quantité d'information et de sujets que l'on peut découvrir d'un petit texte de la Bible. Le Nouveau et l'Ancien Testament sont une mine de questionnements et, même si les textes sont connus, un petit groupe de cinq ou six personnes est très utile pour en comprendre le sens. Les différents niveaux de compréhension m'étonnent toujours autant. Une phrase peut se comprendre de diverses façons, chacune ayant un intérêt. Les petits détails cachés ont aussi leur importance. La Bible ne se lit pas au premier degré, c'est aussi ça qui fait la difficulté du livre. Il est agréable de remettre les textes dans leur contexte historique mais aussi de prendre l'histoire dans sa globalité. Nous avons trop tendance, lorsque les textes sont lus lors d'une messe, à considérer

le texte seul. Or, les textes sont des petits bouts de l'histoire et il est plaisant de comprendre pourquoi tel ou tel passage se situe là et comment une phrase particulière se réfère au chapitre précédent.

Dans tous les cas, faire ce parcours à deux a été un moyen de faire grandir chacun de nous, mais aussi notre couple. Chaque texte était un moyen supplémentaire pour discuter de la vie, de notre vision de l'avenir et de s'ouvrir à la vision des autres. Cette année, Isabelle a décidé de ne pas continuer, et moi j'ai choisi de faire cinq nouveaux week-ends. C'est cette fois-ci un moyen pour nous deux de savoir prendre nos distances, réfléchir chacun de notre côté et respecter l'engagement de l'autre. Mais Isabelle nous rejoint le samedi soir pour le dîner, ce qui lui permet, à sa façon, d'être avec nous pendant ces week-ends.

Isabelle :

Je ne suis pas baptisée et donc n'ai pas eu d'éducation religieuse, mais j'ai toujours été intéressée par la religion puisque ma grand-mère est très croyante. J'ai d'abord été intéressée par le côté historique de la religion et donc les implications dans notre société (vocabulaire, fêtes, coutumes).



En grandissant, c'est le côté philosophique que j'ai voulu approfondir en participant aux discussions de l'aumônerie de notre école d'ingénieur (l'ESIEE sur le campus de Marne-la-Vallée). Quand j'ai rencontré Vincent, qui est croyant, je me suis souvent demandé ce que lui apportait sa foi puisque nous avons la même vision de la vie, les mêmes valeurs, alors que je ne crois pas en Dieu. Lorsque nous avons décidé de nous marier, Pierrick Lemaître (prêtre Mission de France et aumônier des étudiants à Marne-la-Vallée) nous a proposé des week-ends Parcours de croyants. Cette proposition me paraissait une bonne manière d'aborder notre différence, de partir sur des bases communes et de préparer notre cérémonie de mariage à l'église. Après le premier week-end, je me suis rendu compte que j'avais un certain nombre d'idées préconçues qui se sont révélées fausses, peut-être à cause des médias. J'ai apprécié que les études des textes bibliques, très intéressantes, ne soient pas fermées à une seule interprétation et que chacun puisse avoir sa vision un peu différente tout en respectant une ligne commune. Ces week-ends sont aussi des moments de partage pas forcément liés à la religion et un moyen de faire une pause dans la vie trépidante. Au final, cela m'a permis de connaître

ce que représente la Bible pour les chrétiens et surtout de mieux comprendre ce que vit Vincent, même si ça reste un mystère pour moi.

J'ai choisi de ne pas suivre le deuxième cycle de week-ends cette année car ce que j'ai appris l'année dernière me suffit pour l'instant pour continuer ma vie avec Vincent, et chacun respecte le choix de l'autre. Je ne vois pas la Bible de la même façon que les croyants, donc continuer à l'étudier dans le but de faire avancer sa foi ne m'apporterait rien. En tant que non-croyante, je ne base pas ma vie sur la Bible même si je suis le même but : être heureuse en aimant et respectant les autres. Pour moi, Jésus est un grand philosophe qui a compris le sens de la vie mais je ne comprends pas comment il peut être le fils de Dieu. Je prends donc la Bible comme un grand conte qui donne une conduite à suivre mais je considère que ce n'est pas la seule manière de l'apprendre puisque celle dont j'ai hérité vient de mes parents qui ne sont pas croyants. Je pense que nous avons une vision commune que nous n'appelons pas de la même manière. Par exemple, le mot Amour me suffit alors que les chrétiens ont besoin de lui donner une origine divine. De la même façon que plusieurs religions existent, chacun peut croire en la vie à sa manière. •



Marche du Service-Jeunes

Anne de Boissieu, mère de famille, est membre de l'équipe épiscopale de la Communauté Mission de France, chargée des jeunes adultes.



par Anne de BOISSIEU

*Marcher c'est s'interroger sur soi,
sur son rapport à la nature et aux autres*
(David Le Breton)

Marcher c'est savourer la grâce d'être au monde
(Yves Paccalet)

Parmi les propositions que fait le Service Jeunes de la Communauté Mission de France pour les 17-25 ans pendant l'été figure depuis près d'une dizaine d'années une randonnée d'une semaine, chaque fois dans un coin de France différent, en Bourgogne, en Bretagne, dans l'Aveyron, le Bordelais, le Vercors... Il ne s'agit pas à proprement parler de proposer aux jeunes de se former à la mission ; c'est plutôt de l'ordre des prémices. Et pour certains, ce n'est pas sans suite...



Il s'agit d'éveiller des jeunes à l'esprit de la Mission de France ; et je dirais même que, de plus en plus, nous sommes en amont de cela : je fais mienne l'analyse de Denis Villepelet¹ : le défi dans notre société occidentale marquée par les mutations profondes et rapides que nous connaissons du rapport au temps, à l'espace mais aussi au langage, me semble non plus de former des acteurs engagés dans la société parce que croyants au Dieu de Jésus Christ,

mais d'aider des jeunes à se construire comme sujets à peu près debout doués d'une vie intérieure, cherchant à devenir les auteurs de leur propre vie en "diffusant la rumeur de bonheur portée par l'Évangile".

La proposition de l'été dernier était de marcher dans le Périgord, terre toute empreinte de préhistoire ; c'est pourquoi elle était intitulée : "Sur les traces de

l'Homme" comme vous pouvez le voir sur la reproduction du tract ci-dessous ; la dimension chrétienne est annoncée mais peu explicitée : *une marche pour plonger dans la Bible avec d'autres... avec les récits bibliques de la Genèse*. Mais c'est une randonnée, pas un pèlerinage ! Les jeunes qui viennent sont pour la plupart de milieu chrétien mais souvent peu dans le coup ; ce qui les accroche surtout c'est la marche, la découverte de la région, les rencontres qu'offre une vie de groupe.

À ce point de cette présentation, vous êtes en droit de vous demander : « *Alors pourquoi une telle proposition ?* ». Ce qui me paraît fondamental, c'est que cette semaine de randonnée permet d'expérimenter un vécu chrétien des différentes dimensions d'un vivre ensemble dans l'esprit de la Mission de France :

- à travers la vie de groupe, la rencontre d'autres jeunes dans la diversité des lieux de provenance, d'âge, de formation, dans l'attention portée à l'ambiance. C'est en d'autres termes la dimension fraternelle.
- à travers la marche, un plaisir simple, qui favorise une proximité avec la nature, un autre

1. Dans Documents Episcopat n°6 avril 2003, texte de la conférence inaugurale du colloque de l'ISPC (février 2003) donnée par D. Villepelet.

**Périgord
17-24 août**

Sur les traces de l'Homme

Lors d'une randonnée dans le Périgord, découvrez les traces laissées par l'homme tout au long de son histoire dans la région et dans la Bible.

Le projet : Une marche pour plonger dans la Bible avec d'autres. Sur notre chemin, des sites préhistoriques (maisons troglodytes, grottes), historiques (Bordeaux), les récits bibliques de la Genèse... Nous les découvrons avec les habitants de la région.

Le lieu : Entre Pénne d'Agenais (Lot et Garonne) et Sarlat (Dordogne).

Une session préparée et animée par Anne-Marie Pilato, 28 ans, enseignante en école élémentaire, avec Guy Trambly, prêtre de la Mission de France et chercheur scientifique.

Frais de séjour : 125 €

PREHISTOIRE HABITANTS HOMME



rapport à son corps et à soi-même – y compris éventuellement par la fatigue et les ampoules! –, qui facilite les dialogues, qui fait place au silence, qui peut offrir un peu d'espace à Dieu. À travers aussi les conditions d'hébergement délibérément assez sommaires. Le rythme du marcheur n'est pas celui du stress urbain. Ruptures importantes par rapport à la vie et à la consommation ordinaires, forme de résistance au rendement et à la vitesse. Dimension de désencombrement, oserais-je dire de pauvreté.

- à travers des visites, cette année un abri pré-historique ; des rencontres, des témoignages, l'accueil par des gens du pays, cette année le maire d'une petite commune, un agriculteur, un prêtre sur la question de l'inter religieux dans ce coin de forte présence bouddhiste... Dimension d'ouverture et de dialogue.
- à travers les "pauses Bible" quotidiennes pour que les Écritures deviennent Parole vivante dans l'aujourd'hui de la vie de chacun. Il s'agit de donner goût à lire la Bible en groupe. Le thème est choisi en lien avec la région traversée : la vigne dans le Bordelais, la résistance dans le Vercors, l'origine de l'homme en Dordogne : nous sommes allés voir du côté d'Adam et

Eve, de Caïn et Abel. Que disent ces textes de notre humanité, de l'utilisation du langage par l'homme, de Dieu ? Dimension de découverte et d'écoute de la Parole.

- à travers des temps de prière et de célébration en lien avec la vie du groupe et la lecture biblique. Par exemple, en fin de randonnée, on invite les jeunes à une célébration dite du sac à dos pour la relecture de la semaine et l'envoi. Dimension liturgique.

L'essentiel est peut-être que ces dimensions ne sont pas juxtaposées ; il est dans leur articulation entre elles. C'est cela qui est porteur de sens, qui invite à s'appropriier l'acte de foi chrétien en éprouvant ses répercussions pour la vie quotidienne, la vie ordinaire.

Une randonnée, c'est aussi se former à la mission pour les jeunes adultes qui l'animent, c'est une expérience de travail en équipe, de coresponsabilité laïcs prêtre, de collaboration avec des membres de la Communauté. Mais je laisse la parole à Isabelle qui nous dit la place des randonnées dans son parcours avec la Mission de France depuis deux ans. •



Témoignage

Isabelle, 24 ans, est prothésiste à Évreux. Elle a participé à plusieurs sessions du Service-Jeunes depuis 2001. Après le Parcours de croyants, elle s'est lancée dans le Parcours théo.



par Isabelle HUET

J'ai rencontré la Mission de France durant l'été 2001. Pour mes vacances, je cherchais une randonnée à pied organisée pour des jeunes chrétiens, et des amis m'on parlé de la Mission de France.

Depuis quelque temps, je désirais mieux connaître la Bible. J'avais essayé de la lire seule, sans succès. J'avais cherché des groupes d'étude biblique mais sans grande conviction.

Mais durant cette randonnée dans le Bordelais, j'ai découvert une approche de la Bible qui m'a séduite et interpellée. En effet, chaque jour, nous nous arrêtons en chemin pour une "pause bible". Répartis en petits groupes avec chacun un animateur, nous "disséquons" un texte d'évangile, nous l'analysions à travers ses chants lexicaux, indications de lieu, temps, personnages, grâce à nos crayons



de couleur. Sans forcément chercher à en tirer une interprétation, ce travail très scolaire à première vue nous permettait de redécouvrir des textes connus mais pas toujours compris dans toutes ses subtilités, ses détails qui ont de l'importance et qui passent facilement inaperçus.

N'ayant pas l'envie d'en rester là, j'ai décidé de suivre la formation Parcours de croyants qui nous avait été présentée lors de la randonnée : cinq week-ends dans l'année, avec un texte biblique à étudier à chaque week-end.

Et me voilà embarquée pour deux ans dans cette nouvelle aventure, avec une quinzaine de jeunes entre 22 et 30 ans, accompagnés par Philippe Deterre, prêtre à la Mission de France, et Colette Poincelet, religieuse.

Ces deux années ont été très fortes, très riches, pleines de bonne humeur, de musique (merci Philippe !), de prière, beaucoup de questions, pas toujours de réponses, parfois des moments de doute ou de recul face à certains textes moins évidents.

Mais Philippe et Colette étaient toujours là pour nous guider, nous parler des textes et du contexte dans lequel ils avaient été écrits... Bref, rendre accessible un livre pas toujours évident à ouvrir et à faire sien : la Bible.

Je ne dis pas que maintenant j'ai toutes les réponses et que j'ai tout compris, loin de là. La Bible se redécouvre à chaque lecture, sous un autre visage. Mais cette approche m'a donné une méthode pour pouvoir rentrer dans des textes de la Bible, m'en imprégner et les rendre plus vivants, plus parlants, et ainsi pouvoir en discuter et ne pas rester muette par peur de mal comprendre un texte, de lui donner un mauvais sens.

Durant ces deux années, j'ai aussi continué à connaître la Mission de France avec les "Pâques à l'aube", une autre randonnée, les retrouvailles, les sessions ski à Tignes (une en participante, une en responsable)... en me sentant toujours à l'aise, en rencontrant des gens "super", en vivant pleinement ma foi.

Et au printemps dernier, les responsables de la "rando" de cet été 2003 m'ont contactée pour savoir si j'aimerais me joindre à eux. J'ai aussitôt accepté. Ayant déjà vécu pas mal de choses avec le Service-Jeunes de la Mission de France, je trouvais normal de m'investir à mon tour, de m'engager un peu plus, de donner de moi et ainsi transmettre ce que j'avais appris et vécu.



Et cette transmission s'est tout naturellement faite dans les "pauses bible" de la randonnée. Quand même pas très à l'aise au début, j'ai dû aider un groupe de trois ou quatre jeunes à réfléchir chaque jour sur un nouveau texte, à le rendre plus vivant, à les intéresser et les faire parler sur ces textes, les interpeller. À travers les réactions de certains jeunes, je me suis revue deux ans en arrière à me dire que finalement, c'est possible de lire des textes de la Bible et de réfléchir dessus, et qu'ils vont alors s'éclairer et avoir vraiment un sens pour nous aider et nous accompagner dans notre vie de tous les jours.

Ça a été une expérience très enrichissante et qui m'a fait comprendre qu'il ne fallait pas que je m'arrête là, que je devais continuer à avancer sur cette route d'écoute et de travail sur la Bible.

Notre groupe Parcours de croyants prenait fin, Philippe et Colette allaient entamer un nouveau Parcours avec un autre groupe.

Mais nous, on avait vécu deux ou même trois ans de Parcours de croyants ensemble avec des week-ends de détente au Mont-Saint-Michel, près de Dinard, des anniversaires... Bref, on avait appris à se connaître et s'apprécier, on avait vécu

des moments forts ensemble, on s'était un peu mis à nu à travers nos discussions mais en toute confiance. Et on n'avait pas envie de se séparer si tôt !

Alors on a réfléchi sur les possibilités s'ouvrant à nous. Après moult discussions, on a décidé de continuer le chemin ensemble en fondant un groupe "Parcours théo".

Le Parcours théo permet de continuer à mieux connaître la Bible en continuant à étudier des textes, mais en essayant de relier davantage ce qui en ressort avec notre vie de tous les jours, et en se prenant en charge pour la vie du groupe, l'étude des textes, pour trouver des intervenants qui viennent une partie du week-end et nous apportent leur expérience et leurs connaissances. On est aussi accompagnés par Xavier, un séminariste de la Mission de France.

Notre premier week-end, dont le thème était la Foi, a été très enrichissant et nous a tous remués et bien fait réfléchir. Je suis sûre que ceux qui viennent seront aussi intenses.

Tout ce que j'ai vécu jusqu'à maintenant avec la Mission de France et tout ce qui viendra (ce qui, j'espère, durera longtemps), restera teinté par ces formations. •

Le Parcours fondamental : esprit et méthode

par Jean-Marie PLOUX

prêtre de la Mission de France

**Jean-Marie Ploux est
théologien.
Il est à la fois pilote et
intervenant au Parcours
fondamental.**



Comme son nom l'indique, le Parcours fondamental se propose comme une sorte de voyage et de cheminement. Un voyage dans l'histoire de la foi chrétienne qui, à partir de l'événement fondateur de la foi, s'arrête à quelques haltes significatives de l'aventure de la foi. Un cheminement au cours duquel les participants sont témoins d'élaborations théologiques à partir de situations ou de questions diverses, soit que la foi ait dû faire face à des événements de l'histoire qui remettent en cause les équilibres acquis, soit qu'elle affronte des cultures nouvelles. Mais ce cheminement est aussi celui de chacun des participants invités à faire leur propre pèlerinage aux sources pour pouvoir vivre et témoigner de la foi aujourd'hui.



Les étapes du voyage sur deux ans

Si nous prenons le temps, durant la première année, de revisiter les lieux fondateurs de la foi et de sonder quelques moments forts de l'histoire chrétienne, par exemple les prémices de la Modernité au XIII^e siècle ou la "Crise moderniste" à la fin du XIX^e, ou encore le choc de la découverte du Nouveau Monde ou bien la mission en Chine au XVII^e siècle, ce n'est pas pour en rester là. Ce qui nous importe c'est de faire apparaître comment la foi a réussi – ou raté – la rencontre des autres en étant fidèle à sa raison d'être et en honorant ce que l'autre porte de vérité et d'Esprit.

Mais nous sommes des hommes et des femmes de la Modernité et même, disent certains, de l'Ultramodernité. C'est pourquoi, nous étant pénétrés de l'esprit de la mission, nous tentons ensuite de reprendre à notre compte cette aventure de la foi pour le monde d'aujourd'hui. Nous avons choisi pour ce faire de réfléchir sur l'émergence du sujet moderne autonome et sa remise en cause contemporaine par les sciences de l'homme. Nous avons aussi retenu la question de l'histoire qui, dans sa conception progressive, a été au cœur des espérances et des entreprises politiques du XX^e siècle mais qui a sombré dans les démesures ou les échecs de ce siècle. On ne pouvait pas ignorer non plus le phénomène de la sécularisa-

tion qui touche toutes les sociétés occidentales et les remises en cause du rapport à Dieu qu'il entraîne. Bien d'autres questions auraient pu, auraient dû solliciter notre attention, celles de la science par exemple, ou celle de l'éducation, ou encore celle de l'État... et il y en a d'autres. Mais le peu de temps dont nous disposons impose des choix.

Trois thèmes sont encore abordés en ces sessions : celui du dialogue avec les autres croyants, celui des interrogations provoquées par la conscience du mal et par la souffrance, enfin celui des conditions de l'éthique contemporaine.

La méthode mêle des exposés d'enseignement, des réflexions de groupe, des lectures de textes, un travail personnel accompagné par un tuteur, et naturellement des temps de liturgie et de prière.

Un exemple : la session de rentrée en deuxième année

Dans cette session nous nous efforçons, sinon de prendre la mesure, du moins de saisir les grands enjeux du phénomène de la sécularisation. C'est pourquoi la session commence par un travail de groupe où chacune et chacun s'efforce, à partir de sa vie même, de donner un contenu précis à

ce phénomène. Cela nous conduit à clarifier les notions de “sécularisation” et de “laïcité” liées à l’émergence du monde moderne et souvent confondues.

À partir de là, nous proposons un regard rétrospectif sur la manière dont l’Église s’est située avant et après Vatican II vis-à-vis de ce phénomène.

Dans un deuxième temps, nous proposons un détour par la réflexion de Marcel Gauchet, à partir de son ouvrage : *Le désenchantement du monde*. Pourquoi Marcel Gauchet ? d’une part parce qu’il est devenu l’une des références majeures de la société française sur cette question, d’autre part, parce que, non chrétien, il nous propose une lecture décentrée par rapport à nous mêmes.

Cependant, si le cadre général du parcours est fixé, il ne faut pas croire qu’il soit immuable. Les questions des participants et les échanges amènent à le réajuster... C’est pourquoi, cette année, prenant conscience de la place de Nietzsche dans les positions athées contemporaines, nous avons

introduit une journée consacrée au thème de la “mort de Dieu” chez cet auteur.

Le dernier temps est alors consacré à un retour à l’aujourd’hui à partir de la Lettre des évêques aux catholiques de France : *Proposer la foi dans la société actuelle*. Et c’est l’occasion d’un détour par quelques écrits du pasteur Bonhoeffer qui a pressenti, il y a soixante ans, ce que serait la condition de la foi dans “un monde sans Dieu”.

On ne vient pas à bout d’un tel programme en quatre ou cinq jours ! D’une part, c’est une introduction à l’année, d’autre part l’essentiel est de saisir les traits majeurs d’un phénomène qui, en France plus qu’ailleurs, détermine la vie des croyants et les oblige à vivre et exprimer leur foi autrement. *Chrétiens, tournez la page*. dit le titre d’un livre écrit conjointement par René Rémond, Jean Delumeau, Marcel Gauchet, Danièle Hervieu-Léger et Paul Valadier.¹ C’est ce que nous nous efforçons de faire... Encore faut-il ensuite écrire une autre page ! La Communauté Mission de France y a sa part certainement. •

1. *Chrétiens, tournez la page*. Entretiens avec Yves de Gentil-Baichis, Bayard, 2002.



L'école au séminaire

Xavier, 29 ans, est en dernière année de formation au séminaire de la Mission de France. Il a fait partie de la première "promo" du Parcours fondamental (1999-2001).



par Xavier DEBILLY

"Mais qu'est-ce qu'ils racontent ?"

Je suis perdu. Je ne comprends rien. Ça fait dix minutes que je suis dans ce carrefour, avec des gens qui visiblement essayent de donner un sens à leurs engagements de vie (familiaux, politiques, professionnels, syndicaux, associatifs...) et j'ai du mal à suivre. Rappel du contexte : nous sommes le matin du samedi 2 octobre 1999 ; le premier week-end du premier Parcours fondamental vient de commencer. La veille au soir, j'arrivais du Soudan où j'avais effectué un séjour d'un an et demi dans le cadre de la coopération. Je ne pense pas que nous soyons très nombreux à avoir pris un vol Khartoum-Paris pour venir à un week-end de formation labellisé Mission de France. Plaisante-

rie mise à part, ce genre d'atterrissage est quand même brutal. Tous ceux qui ont passé du temps dans des pays marqués par la misère et la guerre civile savent le choc culturel vécu au retour dans la société de consommation occidentale. Vous allez me dire que se retrouver au milieu de militants chrétiens qui essaient d'articuler vie de foi et engagement dans le monde, ça peut avoir du sens et favoriser un travail de relecture. Certes, mais il n'empêche que quelques heures après avoir débarqué, j'étais un peu en manque de repères pour saisir certains enjeux de l'engagement dans la société française !

J'étais pourtant arrivé sans crainte : le thème du week-end portait sur Saint Augustin et les Barbares. Bon, pour ce qui est de la dimension historique ça pouvait aller et je n'étais pas trop dépaysé grâce à mes études d'histoire. Ensuite, donner du sens à cette dimension historique en portant le regard sur une période où l'Église était en crise parce qu'elle était confrontée à autre chose qu'elle-même, d'accord aussi : je revenais d'un pays musulman où la situation des chrétiens est très difficile et le dialogue inter-religieux problématique. Mais le week-end aurait été sans doute moins déstabilisant s'il ne s'était agi que

d'un enseignement au contenu objectivement repérable. Or voilà qu'en plus, il fallait actualiser les problématiques en risquant une parole personnelle ! À ce moment précis du démarrage de l'année, autant dire que j'étais encore noyé dans l'expérience décapante et toute fraîche d'un bout de vie au Soudan.

Comment je suis arrivé là ?

Mais alors, m'avait-on mal renseigné ? M'avait-on menti sur la marchandise pour que je sois autant dépaysé par un premier week-end ? En commençant ce petit récit, j'ai oublié de dire que j'étais séminariste. Si je suis entré au séminaire de la Mission de France c'est parce que j'avais l'impression que certaines de mes questions trouvaient des échos dans ce dont témoignaient la vie des gens de la MdF que j'avais rencontrés. Je me suis dit que la MdF semblait un bon lieu pour travailler ces questions brûlantes pour moi : celle du ministère presbytéral et celle de l'urgence missionnaire aujourd'hui. Demander à rentrer en formation, ce n'est pas une décision qui se prend en deux temps trois mouvements. Mais ce n'est pas non plus après une étude comparative des



types de formations proposées en France que je me suis déterminé à solliciter la MdF. En gros, je n'avais pas une idée précise du contenu même de la formation avant d'entrer au séminaire. J'étais disposé à accueillir les propositions si elles me permettaient d'avancer avec d'autres. Le Parcours fondamental faisait partie du "pack formation" ? Va pour le Parcours fondamental.

Je dois dire que j'étais quand même heureux de cette proposition : comme je reprenais mon activité de professeur en lycée à temps plein, le Parcours fondamental s'annonçait comme un des rares lieux de formation intellectuelle, en complément de la vie habituelle des séminaristes.

Me voilà donc embarqué, en octobre 1999, pour un parcours de deux ans, soit douze week-ends et trois sessions. Passé le choc culturel du premier week-end, je me suis installé dans le groupe et je me suis peu à peu approprié le contenu de cette formation, nouvelle pour moi. Quand je dis que je me suis approprié le contenu, je ne veux pas parler simplement de la compréhension intellectuelle mais également d'une intériorisation existentielle et spirituelle.

Que s'est-il passé ? La forme et le fond

▪ Un parcours apparemment bien balisé

Voilà brièvement comment s'est dessiné le parcours des deux années. D'abord une première année nous fait regarder des moments historiques de crise pour l'Église : confrontée à la différence (les barbares de l'Empire romain, les pauvres pendant l'urbanisation médiévale, la mission en Chine...) elle se retrouvait prise entre la tentation de se replier sur elle-même ou d'inventer de nouvelles formes de vivre la foi et d'annoncer la bonne nouvelle du salut pour tous les hommes. Toute ressemblance avec notre vingt-et-unième siècle n'est évidemment pas fortuite. Mais il ne s'agit pas de chercher dans le passé les solutions toutes prêtes pour vivre en disciple du Christ aujourd'hui. Au contraire, il s'agit plutôt d'interroger le passé en partant de nos questions pour voir comment, en contexte, des chrétiens ont pu cheminer dans leur temps à la suite du Christ.

La deuxième année essaie de comprendre les racines intellectuelles et spirituelles de notre société¹ pour chercher le sens d'une vie chrétienne dans un

1. Cf. la présentation du parcours par Jean-Marie Ploux, p. 35 à 37.

monde qui a perdu ses références religieuses. Les deux derniers week-ends (Qu'est-ce que l'Église ? Qu'est-ce que la mission aujourd'hui ?) laissent comme des points de suspension, invitant chacun à poursuivre le travail de recherche et de questionnement pour soi.

▪ Une affaire d'incarnation

Le fil rouge, tel que je l'ai compris, est la confrontation de la foi à l'altérité : comment la foi se laisse-t-elle interrogée, voire déplacée par les rencontres humaines ? Comment chercher à vivre en disciple du Christ est un chemin que l'on ne finit jamais de parcourir, allant de nouveautés en nouveautés, le plus souvent inattendues ? Essayer d'être chrétien, c'est vivre dans cette tension si bien résumée par Madeleine Delbrèl : « *Ne pas se laisser distraire de Dieu par le monde ; ne pas se laisser distraire du monde par Dieu* » ? Vivre en chrétien ce serait comme essayer de faire honnêtement et sérieusement l'expérience de la vie humaine. Ne pas partir de réponses toutes faites mais chercher le sens des choses. Ne pas se croire possesseur et maître de la vérité, mais l'accueillir comme venant d'un autre, attentif aux signes du travail de l'Esprit à l'œuvre dans le monde. Dans cette perspective,

la vérité ne serait pas tant dans l'objet que l'on possède pour de bon que dans l'attitude même de cheminement, de recherche.

Mais alors, qu'est-ce que la mission ? Pour avoir la réponse, pas la peine d'aller au Parcours fondamental, vous n'aurez que de nouvelles questions ! Mais si vous y allez, vous aurez quand même des éléments pour avancer, des points de repères qui permettent de vivre la mission non comme une stratégie de conquête ou de reconquête d'une situation de chrétienté, mais comme une manière de relire, traduire et interpréter la foi pour les temps qui sont les nôtres, en risquant une présence et un engagement au service des hommes, éclairé par la confiance dans le travail de l'Esprit d'amour au cœur de tous les hommes.

▪ Cheminement personnel sur un chemin collectif : la foi comme relecture et comme dialogue

Ce qui précède est ma relecture du parcours. Elle se nourrit du dialogue entre le contenu du parcours (interventions de spécialistes, témoignages...) et mon histoire, marquée, entre autres, par mon séjour au Soudan, où j'ai rencontré l'Islam et un visage d'Église inédit pour moi, par mon



expérience de professeur dans des quartiers pas toujours simples, par la confrontation à la maladie et à la mort de proches. Ce dialogue, c'est le lieu même de ma recherche pour un engagement à la suite du Christ, à la lumière de l'Évangile.

En disant cela, je pourrais donner l'impression de me contenter d'une introspection, d'un dialogue intérieur, d'une affaire personnelle qui concernerait ma vie avec Jésus. Reconnaître Jésus-Christ comme une personne et se laisser aimer par lui comme une personne particulière, ce n'est pas rien. Mais parler de la foi comme relecture et interprétation, c'est aussi se mettre dans une dynamique collective. Au Parcours fondamental, j'ai cheminé avec un groupe, des personnes aux situations familiales et professionnelles très diverses, aux engagements militants et/ou ecclésiaux variés, des femmes et des hommes de tous âges et de toute la France. Prendre la parole, se mouiller personnellement dans un tel groupe et en même temps faire silence pour écouter ce que chacun peut avoir à dire, c'est déjà faire l'apprentissage du dialogue par la pratique, en n'ayant pas peur d'être soi-même ni de se laisser dérouter par les autres. C'était sans doute bien la difficulté du premier week-end : trop soucieux de raconter le Soudan, j'avais peut-être du mal à écouter.

Écouter ensemble un intervenant, un témoin ou même des consignes pratiques, vivre simplement les temps de convivialité des repas et des pauses, se mettre sous la Parole et la disponibilité au travail de l'Esprit dans les temps de prière et de célébration, c'est accepter de faire résonner nos cheminements personnels dans une démarche collective, c'est consentir à faire vivre l'Église en se laissant rejoindre par l'Esprit de communion et de fraternité de Jésus-Christ.

Cette articulation entre cheminement personnel et démarche d'Église c'est d'ailleurs ce que nous sommes invités à regarder dans le contenu même du Parcours fondamental car ce dont il s'agit, c'est toujours du cheminement de personnalités qui vivent leur relation au Christ à la fois médiatisée par l'Église et dans leur engagement auprès des hommes.

Attention, ce n'est pas simple tous les jours : ce chemin n'est pas confortable car il met en question les réponses toutes faites, les "prêts-à-croire" bien confortables et rassurants, ces vérités inamovibles bardées de certitudes et qui font de la foi une simple attestation, et de la mission, la simple transmission d'un paquet bien ficelé. Pierre Ganne disait que l'entrée en théologie se faisait quand on acceptait de répondre personnellement à la question

de Jésus « *Qui dites-vous que je suis ?* », en refusant de laisser seulement les autres répondre à notre place². Sans cela la foi n'est pas foi, elle n'est que croyance, plaquée sur nos vies mais finalement assez extérieure à elles. Alors qu'elle est une question existentielle à laquelle on n'a jamais fini de répondre, sans cesse déplacée par le sens nouveau que les aléas de la vie donnent à notre compréhension du mystère du Christ.

“Un séminaire sans séminaristes”

Je me suis permis cette relecture sans consulter mes petits camarades de promo ni ceux des promos suivantes. Peut-être s'y retrouveront-ils, ou peut-être y trouveront-ils matière à reprendre le dialogue. Ne vous gênez pas les amis : j'attends vos réactions.

Mais ce qui fait la particularité de mon passage au Parcours fondamental, c'est qu'il fait partie des exercices imposés par le séminaire et qu'il a constitué l'un des premiers lieux d'un travail théologique personnel. On entre au séminaire pour travailler la question du ministère presbytéral

avec d'autres gars et voilà qu'on nous envoie nous former dans un groupe de laïcs hétéroclite ! Est-ce parce que nous sommes trop peu nombreux (huit séminaristes MdF à l'heure où j'écris) que nous devons suivre les formations tout public ? Peut-être, mais si ce n'était que cela, nous n'irions au Parcours fondamental que faute de mieux. Il me semble que c'est plutôt dans une démarche qui essaye de tenir compte de la situation de l'Église de France aujourd'hui et d'y saisir les richesses qui peuvent en découler, au lieu de se lamenter sur la crise des vocations et de la pratique.

Dans une Église où les laïcs prennent de plus en plus de responsabilités et où le travail missionnaire n'est plus l'exclusivité des clercs, sans doute n'est-il pas anodin que des personnes qui se posent la question du ministère cheminent pleinement avec des personnes qui ont fait le choix d'autres engagements de vie. Je ne parlerai pas d'enrichissement réciproque parce que je ne peux parler que de mon point de vue, mais pour moi, je peux affirmer que le compagnonnage avec ce groupe du Parcours fondamental fut un élément structurant sur le chemin vers le ministère.

2. Pierre Ganne (sj), *Qui dites-vous que je suis ? Leçons sur le Christ*, Paris, Le Centurion, 1984.



Le fait que je sois séminariste a facilité aussi la manière de donner une suite au parcours. À l'issue de ces deux années de formation, j'ai obtenu une disponibilité et j'ai continué mon chemin au séminaire en commençant les études de théologie à temps plein. Le passage par le parcours m'a aidé à comprendre comment on peut entrer en théologie en honorant les événements et les questions de son histoire personnelle et de celle de ceux que nous rencontrons, en d'autres termes de mieux saisir les enjeux existentiels des études de théologie. Dire cela c'est indiquer les limites de ce petit témoignage : il faudrait que tous les autres qui ne sont pas séminaristes témoignent de la manière dont ils ont donné suite au parcours.

En fin de compte, que retire-t-on de cette école ?

Il y a des écoles où l'on va pour apprendre des choses ; le savoir reçu y est validé par des examens et reconnu par des diplômes. Si l'École pour la Mission était cela, ce serait la considérer comme le lieu où on apprendrait ce que sont la foi, l'Église, la mission. De là, bardés de diplômes attestant notre maîtrise de la vérité et suffisamment armés de cer-

titudes toutes neuves, nous retournerions dans le monde pour y apporter la Bonne Nouvelle qu'il ignore ! Seulement voilà, ce n'est pas ça (ou alors je n'ai rien compris !).

Je le répète, et cela n'engage que moi : le propre de cette École pour la Mission est, sans doute, de permettre à chacun d'y trouver sa place et de travailler ses questions en les croisant avec celles des autres, ceux qui cheminent avec nous et ceux que nous rencontrons tous les jours dans notre travail, nos familles, nos réseaux de relations... Je ne sais pas ce que chacun retire de cette expérience. Pour ma part, j'y ai acquis une manière de comprendre et de vivre la mission comme dialogue et relecture, relecture du donné de la foi dans les temps qui sont les nôtres, relecture de l'expérience de la vie à la lumière de la foi.

L'École pour la Mission, une école de la vie ? Ce serait prétentieux de sa part : comme si elle pouvait englober et rendre compte de toutes les dimensions de la vie humaine ! Mais il est certainement possible de la voir comme un lieu ressource pour nous aider à avancer dans notre vie chrétienne et humaine, comme des chercheurs de sens, assoiffés de l'amour absolu dont on peut pressentir la plénitude à l'horizon et dont on peut vivre les prémices aujourd'hui... •

Découvertes au Parcours fondamental

par Arielle CORBANI

Le texte qu'Arielle nous présente provient d'un témoignage qui lui avait été demandé dans le cadre d'un week-end du Parcours fondamental intitulé "Penser la foi".



Mariée avec Christian, machiniste à la RATP, nous avons deux enfants de 21 et de 18 ans et nous habitons dans le Val-de-Marne. Documentaliste de formation, j'ai travaillé durant de nombreuses années dans les collectivités territoriales. Je suis depuis trois ans responsable éditoriale aux Éditions de l'Atelier, pour le secteur religieux, après avoir été attachée de presse pendant dix ans pour cette même entreprise.

Chemin de femme, chemin de foi

En 1974, je découvre la JOC et je rejoins avec des copines une équipe de filles : je découvre l'action, le sens de l'engagement collectif. En



équipe nous réfléchissons beaucoup à notre place de femmes, à l'engagement syndical et politique, c'est une période très dense (dictatures en Amérique latine, programme commun de la gauche en France ; en Italie "compromis historique entre la démocratie chrétienne et le parti communiste", mouvements féministes). J'adhère à la CGT (Confédération Générale du Travail, syndicat proche du parti communiste), non par idéologie mais par proximité amicale.

Ces engagements me bousculent : la JOC fait confiance aux jeunes, elle leur propose une formation à travers ses campagnes d'action, elle donne la parole à tous, y compris à celles et ceux que la vie n'a pas gâtés. Lorsque je vois aujourd'hui le peu de choses que notre société est capable de proposer aux jeunes, le slogan des origines reste encore pour moi d'actualité : « *Un jeune travailleur vaut plus que tout l'or du monde, car il est fils de Dieu* ». Cette importance accordée à ceux qui sont le plus en difficulté, c'est vraiment en JOC que j'ai pu le vivre et en être le témoin : dire, oser dire, agir pour un monde plus juste, tenter de faire respecter la dignité de l'Homme, se sentir responsable, relire les textes de l'Évangile, redécouvrir le visage du Christ, ses paroles. Ma foi

grandit à partir des propositions du mouvement, elle est moins éthérée, elle ne repose plus sur mon émotion mais s'ancre dans ma vie, dans un combat, dans une relation à d'autres.

Dans les communes où je travaille à l'époque, je suis en lien avec des militants communistes qui m'interrogent : croire en Dieu, en quoi cela modifie-t-il ma vie, comment est-ce possible ? Il ne m'a pas toujours été simple de répondre : je perçois la difficulté et la faiblesse des mots, le piège qu'ils constituent. En Église, nous sommes dans un langage codé, peu accessible à d'autres ; je sens également l'inutilité des grands discours : je ne suis pas une théoricienne, je suis incapable de débattre à partir de concepts. Alors, lorsque les occasions de partage se présentent, je m'appuie plutôt sur ce qui nous rassemble, sur notre vie quotidienne, les événements, parfois sur des petites choses, pour balbutier des éléments de mes convictions de foi : maigres mots, faibles mots qui tentent de dire quelques éléments de mon espérance, d'exprimer la façon dont je vois le Christ présent dans ce qui nous anime.

Ces temps de partage sont également des temps qui décapent ; les militants me questionnent. Il est difficile de ne pas être bousculée :

pourquoi, malgré toute ma proximité de conviction avec certains militants n'ai-je jamais adhéré au Parti communiste ? (La question de l'homme, de sa place, de sa perception, a certainement fait la différence). Quelle est vraiment ma relation avec cette Église que j'appelle l'institution et que je côtoie rarement parce que je ne m'y retrouve pas ? Ces temps de partage soulignent mes contradictions intérieures, mes silences, mes paresseuses intellectuelles. La rencontre avec un autre, différent de soi, différent du milieu dans lequel j'évolue ne laisse jamais indifférent. Ce sont également ces militants qui me permettent d'en dire un peu plus, de vérifier où j'en suis. Penser ma foi s'effectue en croisement avec mon expérience humaine.

L'ACO que je rejoins dans les années 1980 va me proposer des outils pour réfléchir ma vie et ma foi : c'est un lieu de reprise en même temps qu'un lieu de formation. Ce groupe de quelques personnes est un espace de convivialité, de paroles, un espace de confiance. C'est le lieu où nous prenons le temps de partager nos existences dans leurs aspects les plus rudes parfois ou les plus heureux, de les relire, de nous questionner. L'équipe soutient, c'est un espace de fraternité qui aide à

vivre, à vivre ces temps de partage avec d'autres, croyants ou non, à leur donner du sens.

Ces lieux sont également pour moi, signe d'une vie d'Église : nous prenons le temps de prier, de célébrer. Le travail de mise à plat, de réflexion, de formation entre autre, est assuré à la fois par ces temps de révision de vie (un outil que se donnent les mouvements d'action catholique) pour être en vérité, reprendre ma vie avec d'autres, mais également par d'autres temps proposés pour nous ressourcer, les temps de retraite par exemple, pour nous recueillir, pour prier, pour nous former.

■ Un besoin de réfléchir ma foi

Le besoin de formation se fait sentir dans les périodes où je ne comprends plus très bien ce que je vis, la façon dont je la vis, la façon d'en rendre compte, période où je me sens tirillée entre une manière de vivre et ma foi au Christ.

Ce besoin s'est fait sentir lorsque je me suis engagée en catéchèse à la demande de ma fille, en 1993 ; après des années d'absence je recommençais à participer à la vie de l'Église locale. Cette expérience a été passionnante pour moi : beaucoup de curiosité de la part des enfants, des interpellations aussi parce qu'ils avaient envie d'entendre un



adulte mettre des mots sur sa propre foi. Mais en même temps j'ai vraiment senti un fossé entre les questions que posaient les enfants et l'inadaptation de l'enseignement religieux proposé qui avait du mal à les intéresser (trop scolaire), à rejoindre leur vie et encore plus leurs questions : « *je ne sais pas si je serai croyante toute ma vie* » (Sophie à la veille de sa profession de foi), des difficultés pour "coller" à leur culture, à leurs doutes.

J'ai constaté à ce moment que ma foi avait vieilli dans la manière de l'exprimer ; je ne m'étais pas renouvelée. À ces questions soulevées par les enfants du caté, se sont ajoutées d'autres questions liées à mon expérience de mère et à un contexte plus général : pertes de repères, sentiment diffus de ne plus comprendre le monde dans lequel j'évoluais. Je sentais autour de moi d'autres adultes se poser les mêmes questions sur l'éducation des jeunes ; les débats entre nous étaient parfois lourds, il y avait beaucoup d'amertume avec l'impression collective de passer à côté de notre rôle de parents. J'étais préoccupée également par d'autres symptômes que j'énumère rapidement : perte d'intérêt pour le social, place du collectif, difficultés des mouvements d'action catholique pour rencontrer des publics plus jeunes. Comment per-

mettre une visibilité d'Église dans les milieux populaires si cela n'intéresse plus personne ? Besoin également de creuser, de revoir quelques bases ; sentiment de vivre sur des acquis théoriques trop anciens, inadaptés au nouveau contexte.

■ **Ce que le Parcours fondamental m'a fait découvrir**

Lorsqu'il y a quatre ans, j'ai entendu parler de l'*École pour la mission*, j'ai décidé de suivre la formation pour tenter d'y voir plus clair.

Cette formation m'a permis de prendre du temps pour moi, pour la réflexion, pour la confrontation. La rencontre avec des personnes d'horizons différents a été d'une extrême richesse : partager nos expériences de vie, d'Église, de générations (pour certains je ne devais pas être très loin de l'âge de leurs parents) a suscité des discussions savoureuses, fructueuses sur la recherche du sens de la vie, du besoin de trouver une place dans la société, de la difficulté de faire Église.

Cette formation m'a permis de reprendre du souffle, d'avoir un horizon moins bouché par les mutations que notre monde rencontre ; occasion de découvrir des périodes d'histoire un peu comparables à la nôtre, au cours desquelles l'Église a

su s'adapter à des changements de mentalité, à d'autres préoccupations, à d'autres hommes. Découvrir des visages de croyants qui, avec obstination, ont continué à annoncer ce message d'amour transmis par Jésus-Christ malgré les obstacles liés à leur période ou au poids de leur Église.

J'ai découvert la richesse d'une tradition (mot dont j'avais horreur tant il me semblait associé à conservatisme), me situer dans l'histoire d'un peuple, le peuple des chrétiens qui, avec ses hauts et ses bas, ses erreurs et ses héroïsmes, poursuit sa route, de manière chaotique parfois, pour l'annonce de la foi. Je fais partie de ce peuple.

Deux notions m'ont particulièrement intéressée et constituent des pistes de recherche personnelles : l'anthropologie, tout d'abord ce que cela recouvre, la difficulté de la définir pour aujourd'hui. Ce qui m'a semblé intéressant dans la formation c'est le va et vient entre la pensée de philosophes, que j'ai découverts ou redécouvert, de textes que nous avons travaillés et la réalité de nos vies, de nos préoccupations, de nos manières de fonctionner.

Cela a ouvert mon regard et a bousculé mes schémas de référence : l'autonomie de l'homme, sa relation au monde, sa perception du monde, sa solitude aussi dans le poids de ses décisions

m'oblige à appréhender les choses différemment ; ma curiosité est mise en appétit, j'ai envie d'en savoir plus ; le langage dans ce nouveau cadre ne peut plus être le même.

La théologie, ensuite, ses différents courants, ce qu'ils entraînent dans une perception de Dieu, dans une manière de vivre sa foi, de la proposer, de rencontrer l'autre. J'osais parler de Dieu, je le redécouvrais moi qui pendant des années m'étais essentiellement accrochée au visage du Fils sans jamais oser parler du Père.

■ "J'ai retrouvé la confiance"

Durant ces deux années ma foi s'est modifiée, je parlais de souffle tout à l'heure mais ce n'est pas qu'une image, j'ai vraiment retrouvé confiance sans pour autant gommer les difficultés qui sont à venir, pour nos communautés, pour l'Église, pour la proposition de la foi chrétienne. À plus d'un moment je me suis dit que j'avais de la chance d'être chrétienne, même si parfois c'est être en tension, mais ce n'est pas ringard. Ma foi est moins de l'ordre du privé, j'en comprends de façon renouvelée toutes les implications et tous les enjeux dans une manière de vivre le monde ensemble, c'est-à-dire avec d'autres : croyants



appartenant à d'autres traditions et non-croyants, parfois très indifférents au religieux, contrairement à mes copains des années 80.

Penser ma foi, c'est accepter aussi de prendre un risque : celui de la perdre. J'ai apprécié les temps de prière, de célébrations, qui nous rappelaient au nom de Qui nous étions là ; les temps de carrefours qui nous étaient proposés pour nous remettre en lien avec nos vies. Car penser sa foi ne peut se faire en étant déconnectés de la vie et des personnes qui nous entourent.

Penser ma foi, c'est accepter les déplacements personnels qui en découlent. Cela ne laisse pas intact ; des questions se posent à moi aujourd'hui sur ma place dans l'Église : m'investir dans l'Église locale ou demeurer dans une Église du seuil. Je vis ma foi de façon plus apaisée.

Dans mon engagement en ACO, cette réflexion proposée durant deux ans a des également des incidences : dans une manière de prendre en compte les modes d'expression de copains issus

d'autres horizons que les mouvements de jeunes ; leur faire confiance, faire preuve d'audace, ne pas baisser les bras, imaginer d'autres façons de faire, laisser faire, tout en préservant cet espace privilégié qu'est l'équipe comme lieu de paroles si précieux parce que rare dans notre société, lieu de fraternité et de rencontre au nom de Jésus-Christ, pour le retrouver dans nos vies.

Dans le cadre de mon activité professionnelle, notamment en catéchèse les points de repère qui m'ont été donnés stimulent ma réflexion. Ces repères interviennent plus dans l'élaboration de nouveaux projets qui touchent les nouvelles générations : à quoi correspond le christianisme pour un certain nombre de jeunes ? En quoi cela peut-il changer leur vie ? Il y a des attentes, des questions, nous avons besoin d'outils, simples, qui repartent de l'existence, de leurs références différentes des nôtres, qui prennent en compte leur culture, le pluralisme de notre société avec un langage renouvelé qui ne soit plus celui de la tribu mais bien celui des hommes d'aujourd'hui. •



Session Prêtres et diacres

par Denis SCHIRA

Denis, diacre du diocèse de Mende (Lozère), de la Communauté Mission de France, père de famille, est responsable d'une entreprise d'insertion.

Venu à cette session avec mon ami Daniel Ricadat, prêtre de la Mission de France, j'ai trouvé très positif le mixage prêtres et diacres. Entre les participants, les différences ne manquaient pas mais il y avait une grande qualité d'écoute et une grande tolérance. L'humour a aussi fait partie de notre rencontre : il ne faut pas se prendre trop au sérieux !

On a été heureux de voir des jeunes prêtres mais je suis conscient que leur mission sera de plus en plus dure. Il faut aimer nos prêtres.

* in *Paroles de Mission* n° 9, Juin 2002.



J'ai été très impressionné par Mgr Stenger qui a parlé de son diocèse et de la mission avec passion, foi, volonté et humilité.

Nous avons vécu des temps de prière et de célébration très forts. La maison de Pontigny, c'est génial.

À propos de la mission : ce que je retiens

J'ai pris 34 pages de notes qu'il me faudra reprendre quand le temps sera disponible ! Je retiens peut-être davantage une attitude et des convictions. Il faut avoir du courage pour oser dire sa foi dans le monde d'aujourd'hui. Mettre les pieds n'importe où, sans avoir peur de se mouiller.

La mission n'est jamais terminée. Dans l'Église de France, il y a beaucoup de trous à boucher, c'est comme le gamin qui veut vider la mer avec une petite cuillère, il nous faut l'aide de l'Esprit Saint !

Il n'existe pas de modèle mathématique pour calculer le rendement de la démarche missionnaire. On ne peut pas savoir où et quand les efforts porteront du fruit.

Comment peut-on aimer Dieu sans prendre part à l'Eucharistie ? Si nous n'aimons pas les autres, la charge de la mission est nulle. Savoir regarder, écouter avec amour. Avons-nous vraiment des regards de croyants au Ressuscité ?

Des questions à poursuivre

Il nous faut approfondir l'insistance mise par certains intervenants sur le vivre et annoncer.

Il a manqué une réflexion sur ce que le Christ dit de la mission dans l'Évangile.

Je souhaite que les évêques écrivent une nouvelle Lettre aux catholiques pour eux-mêmes, pour les prêtres et les diacres, les laïcs... pour oser l'Église du XXI^e siècle.

Comment tenir à la fois « *Rien n'est impossible à Dieu* », « *Dieu est tout puissant* » et « *Où est-il votre Dieu ?* » ? Faut-il accepter des questions sans réponses ?

Cette session m'a fait du bien et m'a apporté un peu de paix. C'était une riche, grande et belle rencontre pleine de promesses. Je continue à aimer l'Église et l'esprit de la Mission de France. •

Des oui et des non qui construisent nos vies

**Témoignage à deux voix
par Stéphanie et Jacques RINGEADE**

Stéphanie et Jacques, anciens de l'équipe nationale du Service-Jeunes, sont maintenant dans le Poitou avec leurs trois enfants (4, 7 et 9 ans). Stéphanie est kinésithérapeute et Jacques travaille en informatique.



« Mon Dieu, tu es doux comme les plumes d'un oiseau. » Qui d'autres que des enfants pouvaient écrire cette prière ?

Depuis plus de quinze ans, dans le même mouvement qui a fait créer l'association Galilée, des sessions d'été, à Canappeville, puis à Pontigny ont été mises sur pied. Elles permettent à des laïcs proches de la Mission de France d'approfondir leur mission de baptisés.

Quelques jours ensemble, adultes et enfants, autour d'un thème, le même, pris avec le même sérieux mais avec une pédagogie différenciée ! Parmi ces thèmes : « Aux sources de notre foi », « Vivre la mission au cœur du monde », « Qu'as-tu fait de ton frère ? »

Du temps pour... se donner du temps dans nos vies trop pressées, lecture de la Bible et "théologie", échanges, jeux, célébrations et fête.

C'est comme un vin d'assemblage : il faut y goûter ! avec une belle robe profonde et une franche attaque qui se prolonge en bouche, il donne envie d'y revenir.

En 2003, la Communauté Mission de France a proposé deux sessions sur le thème "Des oui et des non qui construisent nos vies", l'une à Pontigny, l'autre dans le Bordelais. Ce sont des moments où la Communauté s'expérimente et s'approfondit et qui permettent de dire à d'autres : « Viens et vois, cette Parole et cet appel te concernent, ici se cherche la justesse de l'attitude chrétienne ».

Patrick de Boissieu



Stéphanie :

**Pourquoi une session famille ?
Pourquoi sommes-nous venus ?
Qu'est-ce que nous y avons trouvé ?**

La Mission de France, nous la connaissons depuis plus de dix ans, et après avoir beaucoup fréquenté le Service Jeunes en région parisienne, nous sommes partis vivre en province près de Poitiers où nous habitons depuis six ans environ.

Nous avons souhaité faire une pause dans notre engagement Mission de France. En effet, nous avons besoin de nous installer localement dans une région où finalement, ni l'un ni l'autre n'avions de racines ou de connaissances proches ou éloignées et, travaillant à temps plein tous les deux, nous n'avions que peu de temps à consacrer à l'extérieur. De plus, nos trois enfants étant en bas âge, nous trouvions qu'il fallait un temps pour tout.

Localement, nous avons maintenant un peu d'histoire avec nos voisins, d'autres parents, les associations sportives, musicales, culturelles, la Communauté locale (Paroisse). Nous avons des amis, les enfants ont des copains. Nous avons trouvé, je dirais, un nouvel équilibre familial,

professionnel et autre et c'est peut-être pour cela que je retrouve le temps de renouer avec ce qui est pour moi un souffle, un temps pour mon engagement religieux. Car, si pour Jacques, l'engagement chrétien local est important, pour moi, il est plus difficile. Après avoir suivi de loin les nouvelles orientations de la Mission de France durant la dernière AG, cette année, j'ai ressenti le besoin de rencontrer de nouveau ceux qui font route avec la MdF. Je trouve important de vivre des temps d'Église, au sein d'un lieu qui m'est attirant, où je m'y sens bien et où j'ai envie de partager.

Pourquoi une session famille ?

Lorsque nous avons appris qu'il y avait des sessions d'été adultes et familles, nous nous sommes rapidement inscrits pour la session organisée à Castres près de Bordeaux. Mais au vu du peu d'enfants inscrits à cette session (seulement les nôtres), nous nous sommes repliés sur Pontigny où il y en avait plus.

Pour les enfants, je trouve que c'est vraiment très important pour eux de pouvoir aussi partager avec d'autres ces temps qui nous rassemblent en tant que chrétiens. Clément, notre aîné de 9 ans, n'a pas du tout envie d'aller au catéchisme, la question était

difficile entre Jacques et moi. Pour moi, il n'était pas question de l'obliger, sachant qu'il n'est pas complètement fermé face à la religion. C'est pourquoi un temps familial autour du texte de Jonas comme proposé cet été a pu recharger les batteries de chacun. Pour Clément, c'est la fête du samedi soir qui lui a plu. Le reste était « *Bof, bien* ». « *L'histoire de Jonas était quand même pas mal* ». « *Mais on parle quand même un peu trop de Jésus* » m'a-t-il dit.

Pour Amélie (7 ans), la semaine était super bien. « *Maman, je voudrais qu'on soit toutes les vacances à Pontigny* ». Et pour Adèle, nous ressortons régulièrement les histoires des petits animaux dans la Bible. Je crois que ce qui a plu aux trois enfants et à moi aussi, c'est quand même cet atelier conte auquel j'ai participé. Quelle joie ensuite, de pouvoir raconter des contes en marchant dans les Pyrénées ou durant des trajets en voiture, de ressortir des gros livres de contes qui dormaient dans les étagères, ou bien de rechercher toutes les histoires de Pomme d'Api qui traînaient dans les chambres.

C'est en reprenant mon travail en septembre auprès d'enfants infirmes moteurs cérébraux, que j'ai pu aussi ressortir mes quelques petits souvenirs de cet atelier conte. Je suis kinésithérapeute et ce travail d'éducation et de rééducation auprès de ces

enfants est un travail de patience où il faut souvent renouveler nos exercices. Ces enfants ont des séances trois à quatre fois par semaine pour des progrès minimes. Le plaisir qu'ils ont à venir dans ces séances est un plus dans leurs soins. Une histoire de petit lapin pour s'accroupir ou se redresser, ou de petit indien pour s'asseoir en tailleur et effectuer quelques mouvements respiratoires ou d'étirement, ça marche et ça change...

Qu'est-ce que nous y avons trouvé ?

Quant au travail biblique, j'ai trouvé intéressant de travailler à fond l'histoire de Jonas. Je suis toujours aussi sensible face aux textes bibliques. Je trouve cela tellement riche et bouleversant. J'ai trouvé dommage que le temps nous manque un peu pour le partage de nos vies entre participants. Les événements de mai et juin (grèves) avaient été importants et ont remis beaucoup en question mes engagements professionnels. J'aurais aimé le partager avec d'autres, surtout que le titre de la session "des oui et des non qui construisent nos vies" pouvait faire croire à plus d'échanges dans ces domaines. Ceci dit, la session m'a aussi permis de poser mes valises, de prendre du recul face à tout cela, de m'apercevoir que, tout en gardant un sens à sa vie,

on ne se moquait pas du reste du monde qui nous entoure en faisant ce qui reste à notre portée.

Depuis la rentrée, j'ai repris le travail en demandant une formation professionnelle plus complète, je me suis engagée auprès de l'association de parents d'élèves en portant le souci du bien vivre ensemble pour l'intérêt de tous ; nous avons de nouveau invité les voisins du hameau à un pique-nique amical en septembre. Je me sensibilise encore plus face au monde qui change...

Cette session m'a redonné "la pêche", me permet de continuer à accorder de l'importance à toutes les solidarités qui nous entourent, ce qui contribue certainement à plus d'humanité. •

Jacques :

Cette session d'été s'est trouvée à point nommé pour notre famille et pour moi en particulier. Je suis à une période de ma vie où je me pose beaucoup de questions sur la suite à donner à mon engagement au sein de l'Église.

À notre arrivée en Poitou, nous avons continué à cheminer de près ou de loin avec la Mission de France (Équipe associée de Poitiers, Pâques

à l'Aube à Poitiers, Pâques 2001 à la Rochelle, séjours à Pontigny avec Bible et Santé, aide à la Maison de Pontigny,...). Ces moments nous ont permis et nous permettent encore de garder un lien avec tous ces amis engagés de longue date ou depuis peu. Parallèlement, j'essaye de prendre part avec plus ou moins de réussite à la vie de l'Église locale (Aumônerie de lycéens, préparation de célébrations...). En effet, l'évêque de Poitiers, Monseigneur Rouet, insuffle un esprit d'Église qui n'est pas banal, et il serait dommage d'en rester à l'écart. C'est une Église qui se veut proche de la vie des gens et qui les implique par le biais des "Communautés locales". Il s'y vit des moments forts d'échanges et de partage qui m'apportent beaucoup. Cela me permet de rencontrer des gens divers, dotés d'une profonde générosité et d'une grande ouverture sur les autres. Mon souci, c'est que ceux qui animent cette Église locale sont d'une génération qui est celle de mes parents, voire plus âgés pour la plupart. Leur façon de vivre la liturgie et de prier ne me parle pas toujours. D'un autre côté, je ne me reconnais pas toujours avec les gens de ma génération et un peu plus (30 - 50 ans) qui sont très mystiques ou qui se replient sur la "Tradition". Mais cela dit, je conçois que la vie

d'Église localement c'est aussi ça : vivre ensemble en se respectant les uns les autres.

À la Mission de France, je me sens plus en phase, grâce la formation de Parcours de croyants, qui m'a aidé à comprendre et à aimer sa spiritualité, et aussi grâce à la dynamique d'ouverture sur le monde et sur la vie qui s'en dégage. C'est un lieu où je peux ouvertement faire part de mes interrogations, de mes envies et où il est possible de créer (très important).

En allant à cette session j'étais curieux de voir ce qui se vivait au sein de cette toute nouvelle "Communauté Mission de France", sachant qu'on avait pris un peu de recul depuis 2001. Je voulais aussi discuter de tous ces événements sociaux qui ont pas mal perturbé l'année 2002-2003, mais je pense qu'on n'a pas eu assez de temps pour en débattre, peut-être n'en était-ce pas le lieu, après tout. D'autre part, c'était une session où même les enfants pouvaient participer à part entière.

Je n'ai pas été déçu. J'ai même été surpris de voir que tout ne s'arrête pas au Service Jeunes et à Parcours de croyants... Cette session m'a permis de redécouvrir la Bible, de créer et de partager des choses en famille par la suite.

On a vraiment décortiqué le texte de Jonas. Je me suis rendu compte comme j'étais passé complètement à côté de ce texte par le passé. Ça a été aussi l'occasion d'un partage profond et sincère dans notre petit groupe qui me nourrit encore aujourd'hui. Nous avons pu confronter nos interprétations du texte en toute confiance.

L'après-midi, l'atelier chant à l'abbatiale avec Christiane était un vrai plaisir. Nous avons passé de bons moments dans ce petit groupe où chacun découvrait ce que sa voix est capable de faire.

La célébration et la fête de clôture m'ont montré la richesse de ce que chacun a vécu durant cette semaine. On a pu y constater tout le travail fait avec les enfants sur le texte de Jonas (merci

encore à ceux qui les ont accompagnés). C'était une vraie fête où on a beaucoup rigolé et où il y avait vraiment de la création.

Pour en revenir à ce qui me questionne aujourd'hui dans l'Église, de tels moments sont très importants pour moi. En effet, c'est la preuve qu'on peut vivre sa foi de manière détendue et heureuse. C'est peut-être puéril comme remarque, mais quand je vois le nombre de croyants qui font une tête d'enterrement dès qu'ils parlent de leur foi, ça me met trop souvent un coup au moral. J'ai vraiment besoin de vivre de tels moments où tout en ne mettant pas de côté nos souffrances, on va au fond des choses et on avance en groupe grâce à des gens passionnés qui nous mettent en route. •



Texte de Vincent Garros inspiré par l'atelier patchwork :

De pièces à conviction

Cousent toujours.
De pièces et de morceaux
De tissus et de mots
S'articulent les jours.

Les œuvres de groupe
Obligent à composer
Parfois à tricher.
Pique, épingle et coupe !

Avec quelques scraps piqués
Un molleton bien quilté
Voici un log cabbin ou un crazy
Une échelle de Jacob, un arbre de vie

Passer un chameau
par le chas d'une aiguille
Apocalypse des maux
Ouvrage de filles ?



Au patchwork des mots
Vous saurez messieurs :
L'Évangile est sérieux
A qui l'accueille en cadeau.

Mettre son Église en état de mission

Témoignage d'évêque

par Mgr Marc STENGER

Évêque de Troyes depuis quatre ans, le Père Marc Stenger est président de Pax Christi et membre du comité épiscopal de la Communauté Mission de France.

La question, telle que je l'ai entendue est : Comment un évêque met-il son Église en état de mission ? J'aime bien la formule. Je trouve qu'elle exprime bien ce qu'est la tâche d'un évêque.

Pour répondre à la question, je voudrais articuler quatre données qui me semblent contribuer à configurer la conscience et la pratique d'un pasteur :

- 1) La tradition ou les habitudes missionnaires d'une Église.
- 2) Les moyens à disposition pour la mission.
- 3) Les exigences de la mission.
- 4) Les nouvelles données de la mission.

1) La tradition ou les habitudes missionnaires d'une Église

C'est ce qui s'est fait à travers le temps dans une Église locale pour annoncer Jésus Christ. L'histoire missionnaire d'une Église ne commence jamais avec l'évêque "régnant". La mission est aussi ancienne que l'Église elle-même. Elle sort de l'action salvifique du Christ et est portée à travers le temps par son Esprit.

a) Une conscience d'héritier

Ceci veut dire que la manière dont un évêque assume la mission dans son Église s'inscrit (doit s'inscrire) dans la tradition missionnaire de l'Église diocésaine. Je suis d'abord **l'héritier** du travail de mes prédécesseurs. Héritier non pas d'une forme parce que la forme est contingente et correspond à un moment donné de l'histoire, mais héritier d'un Esprit, l'esprit missionnaire qui animait les évêques précédents¹ et qui les a conduits à prendre des orientations pastorales essentielles.

Cette conscience d'être un héritier, l'évêque qui en est à ses commencements dans le ministère

épiscopal l'exprime d'abord dans le choix de ses collaborateurs les plus proches. J'ai gardé ceux qui avaient collaboré avec mon prédécesseur, parce qu'il m'importait avant tout de me situer dans la ligne qui avait été la sienne et qui avait été l'expression de sa volonté de mettre son Église en état de mission. Avec leurs collaborateurs, mes prédécesseurs ont essayé, avec des fortunes diverses, de rapprocher l'Évangile des hommes. Je considère que ce que j'ai à faire aujourd'hui, c'est ce qu'ils ont essayé de faire. Le monde change mais l'Évangile ne change pas. Je peux essayer d'éviter de répéter les erreurs qu'ils ont pu commettre, mais être héritier c'est se placer dans la dynamique apostolique qu'ils ont enclenchée. C'est la raison pour laquelle, dans le travail de regroupement des paroisses que nous entreprenons, nous ne faisons que continuer ce qui a été commencé il y a quinze ans, parce que déjà la perspective était de mettre en œuvre les intuitions de Vatican II et de faire une Église qui intègre les circonstances du temps. Il faut simplement resituer les aménagements antérieurs dans le contexte d'aujourd'hui. L'apprentissage auquel est confronté un héritier, c'est de

1. Le Père Gérard Daucourt, actuellement évêque de Nanterre, le Père André Fauchet.

faire ressortir de formes contingentes l'esprit permanent qui anime la conscience pastorale d'un évêque à un moment antérieur. Ce qui était ecclésiastiquement valide et légitime en un temps le demeure, même si des réajustements peuvent s'imposer. Un autre exemple : mon prédécesseur avait eu le souci de mettre la Parole de Dieu davantage au cœur de la vie chrétienne. Je suis conscient moi aussi que cet effort est central pour bâtir la vie d'une Église. Je l'ai donc repris, autrement que mon prédécesseur, mais dans le même esprit que lui.

La tradition missionnaire, ce sont aussi les invariants théologiques et spirituels qui font qu'une Église est l'Église du Christ. Je ne suis pas en permanence en train d'inventer l'Église. Elle m'est donnée dans son mystère. Ce qu'elle est dans le plan de Dieu, c'est ce que rappellent les grands textes de référence que j'ai à mettre en œuvre dans le projet missionnaire que j'essaie d'élaborer pour mon Église. Ces textes, en particulier ceux du Concile Vatican II, sollicitent mon attention et nourrissent ma prière pour l'Église. Si je ne dois pas me contenter de reproduire des modèles datés, même en les dépoussiérant, je vis aujourd'hui comme hier une Église mystère de salut, communion du Peuple de Dieu. Dans

cette Église, il s'agit de donner toute sa place à la mission commune de tous les baptisés et de favoriser la spécificité des ministères ordonnés, chargés d'être signes de ce mystère et acteurs privilégiés de la communion. Il s'agit aussi de mettre au cœur de la vie des croyants la Parole de Dieu qui nourrit et approfondit leur appartenance, de les enraciner dans la dynamique sacramentelle qui donne à leur expérience davantage de consistance ecclésiale.

b) Retour au cœur du mystère de l'Église

Cela me conduit à dire que les principaux changements à faire ne sont pas des innovations, pas même des adaptations, mais des retours au cœur du mystère de l'Église et de la vie chrétienne. Je prends comme exemple les deuils. À cause de la pratique ancienne, certains ont du mal à concevoir qu'un autre que le prêtre puisse présider des obsèques. La "présidence" d'un laïc est considérée, par eux, comme inique. La mise en place d'équipes de funérailles ne doit pas être simplement une mesure de suppléance pour pallier le manque de prêtres, mais aussi la redécouverte que dans une communauté il revient à chaque chrétien de prier pour les morts. Il est important d'être clair et de dire pourquoi les choses sont faites. Les chrétiens

ont du mal à accepter des mesures de crise. Et s'ils s'y résignent, c'est sans conviction. Il faut qu'ils discernent qu'en les adoptant ils ne sont pas, en réalité, face à une crise mais qu'ils sont dans une parfaite fidélité au plus traditionnel de la mission. Celle-ci peut prendre de nouveaux contours mais elle n'est pas modifiée dans ses fondements. Il s'agit toujours d'accueillir et d'annoncer la Bonne Nouvelle et d'en vivre le déploiement aux heures graves de l'histoire de chacun.

La "mission" repose donc sur une relecture de la **tradition**. Si on fait davantage appel aux laïcs, si nous avons centré nos orientations pastorales sur la Parole de Dieu, son accueil et son annonce, ce n'est pas seulement par souci de fidélité à ce qu'avaient fait d'autres évêques, mais aussi dans la dynamique d'une redécouverte de la tradition au sens originel de la mission de l'Église.

2) Les moyens à la disposition de la mission

Un but est à poursuivre : annoncer l'Évangile, l'offrir aux hommes comme Bonne Nouvelle pour le monde, leur permettre d'en vivre et d'en

devenir témoins. Et cela dans le cadre du monde tel qu'il est.

a) Le terrain de la mission

Le premier moyen, c'est le terrain de la mission. Il nous faut regarder le monde tel qu'il est ; le regarder comme il est et l'accueillir positivement comme terre de Dieu. La première chose qui doit être claire pour un évêque, c'est que son diocèse n'est ni meilleur ni pire que les autres, mais qu'il est une terre que Dieu travaille, qui a été travaillée avant qu'il n'arrive. Pour l'évêque, il y a un apprentissage à faire : lire à la fois en vérité et dans la perspective d'une histoire qui se continue ce que vit l'Église qui lui est confiée. C'est dans cette lecture qu'il pourra reconnaître le travail accompli par Dieu sur la terre où il est envoyé.

b) Valoriser les baptisés

Ce ne sont pas des forces d'appoint de la mission de l'Église. S'ils sont les premiers destinataires, ils sont aussi les premiers acteurs de la mission : c'est une réalité théologique de base, mais il a fallu un concile et des circonstances pour la faire mieux découvrir. Je connais bien deux diocèses qui sont des champs d'observation

intéressants : celui dont je viens : le diocèse de Metz où il y avait pléthore de prêtres, où la voix des baptisés avait moins d'écho ; le diocèse de Troyes où, depuis longtemps, il n'y a pas eu beaucoup de prêtres, où on les a fait venir d'ailleurs et où on a commencé assez tôt à faire une place importante aux laïcs.

Pour bien penser le travail ecclésial, on ne peut pas le penser en dehors de la collaboration entre les laïcs et les ministres ordonnés. Le fait que la participation des laïcs soit nécessaire pour un service quantitatif de la vie pastorale ne doit pas masquer le fait que cette participation est le gage d'un service qualitatif de cette même vie pastorale. Une réflexion sur la théologie de l'Église ne peut qu'appuyer des mesures de nécessité prises pour faire vivre l'Église. Elle permet de redécouvrir derrière la nécessité la fidélité à l'essentiel. Quelles sont les conditions pour valoriser les baptisés ?

■ Leur permettre de vivre leur baptême :

L'existence de la communauté chrétienne revêt une grande importance. Pour un diocèse rural comme le nôtre, caractérisé par un habitat très éparé, c'est un gros effort de vouloir constituer des communautés chrétiennes dignes de ce

nom, qui ne soient pas seulement des espaces de service ecclésial. Si elles ne devaient être que cela, on serait plutôt enclin à élaborer des grandes structures où sont regroupés les moyens humains et matériels dont on dispose pour que tous les services de la vie chrétienne soient rendus. Ce qui définit les communautés chrétiennes qu'il s'agit de constituer, c'est le partage de vie chrétienne qui peut s'y faire, dans une grande proximité avec chacun, dans une grande ouverture à ceux qui n'en font pas encore partie et aux autres communautés. Telles qu'elles existent déjà aujourd'hui, ce sont des communautés petites mais chaleureuses, participantes, articulées avec la base et les unes avec les autres, centrées sur l'Eucharistie, qui leur donne consistance. Là peut se vivre le baptême non pas simplement comme un moyen d'identification personnelle, mais comme le signe de l'appartenance à un corps vivant.

■ Leur permettre d'approfondir leur foi et de se former :

Il ne s'agit pas seulement de vivre, mais de grandir, témoigner, donner aux autres ; ce qui signifie un approfondissement de la conscience baptismale, ecclésiale, croyante. Il en résulte

un besoin accru de formation. Le concept de “formation” a beaucoup évolué dans la vie de l’Église. Au départ, il s’agissait de mises à jour théologiques et spirituelles pour des chrétiens dont certains n’avaient pas dépassé le stade du catéchisme. Cette formation, aujourd’hui, on a compris qu’il faut la relier à un “être en Église”, qu’elle est éclairage et support d’un choix d’appartenance et d’engagements précis.

■ **Leur offrir des espaces de responsabilité baptismale où ils ont, de par leur baptême, à participer à la vie de l’Église.** De plusieurs manières :

- ***en étant témoins dans le monde.*** La mission du baptisé, c’est clairement d’être témoin de la Bonne Nouvelle dans le monde où il vit. Mais il ne l’est pas à son propre compte, il l’est au nom de l’Église, envoyé par elle. La mission d’enseignement de l’évêque a pour finalité l’envoi des baptisés.
- ***en faisant vivre la communauté*** par l’exercice d’une responsabilité conjointe des ministères ordonnés et des baptisés. Il est entendu que c’est de la responsabilité des ministres ordonnés. Mais elle est aussi de la

responsabilité pleine et entière des baptisés. Jusqu’ici les communautés étaient dans les faits exclusivement définies en fonctions du ministère ordonné ; il s’agit de faire en sorte que le sacerdoce baptismal leur donne leurs contours, ce qui signifie de donner priorité à la mise en place d’équipes de baptisés assumant les exigences de la vie ecclésiale d’une communauté (équipes pastorales) et au sein desquelles le prêtre exerce sa responsabilité propre de pasteur, qu’il soit géographiquement proche ou éloigné de cette réalité ecclésiale.

Il faut bien entendu éviter que le ministère ordonné y devienne théorique, soit que le prêtre ne parvienne pas à entrer dans ce partage du travail pastoral, soit qu’en raison de la réduction du nombre, donc de la présence des prêtres, on en arrive à une communauté qui s’arrange de l’absence du prêtre.

La question posée par la mission aujourd’hui est celle du déploiement du dynamisme évangélique. Une communauté qui reste repliée sur elle-même n’est pas porteuse d’Évangile. L’équipe pastorale n’est pas là simplement pour faire de l’entretien communautaire. Elle n’est pas une organisation pour se partager à plusieurs des tâches qu’un

seul ne peut pas assumer. Elle doit recueillir et démultiplier l'élan missionnaire de chaque membre pour être ferment d'Évangile.

- **en assumant les “services” qui font vivre l'Église :** Il faut souligner aussi l'importance des permanents laïcs, appelés aujourd'hui “animateurs laïcs en pastorale”. Autrefois le prêtre signifiait à lui seul la permanence de ces services. Or son ministère est à situer du côté du témoignage de la permanence de la présence agissante du Christ dans le monde et dans l'Église. Il ne s'agit pas de dévaluer ces services : catéchèse, animation, service de la charité... par comparaison avec le ministère spécifique de prêtre. Cependant, du point de vue de la mission, ils ne sont pas valorisés parce que c'est le prêtre qui les assume, mais parce qu'il s'agit de services relatifs à la vie du Corps qu'est l'Église, à sa respiration. Ceci nous indique à quel point c'est une bonne définition de chaque ministère et de chaque charisme dans l'Église.

c) Définir des ministères appropriés

- Une “race” de prêtres adaptés, issus d'une Église ainsi conçue, formés dans une Église ainsi conçue. Il s'agit en effet que ceux

qui aujourd'hui se préparent au ministère presbytéral ne soient pas des hommes élevés en serre, mais grandissent avec leur Église.

- Un diaconat né de la mission, des pauvretés d'Évangile repérées par une communauté en état de mission.
- Des ministères appropriés faisant droit aux besoins du Corps et faisant place à l'ensemble des “charismes” qui sont dans le Peuple de Dieu.

L'urgence est donc d'appeler en fonction des besoins, de discerner avec l'Église les besoins, de reconnaître des charismes.

d) Ne pas minimiser les moyens matériels

Il ne faut pas les ignorer : **l'argent**, nous en avons trop peu, mais nous avons surtout honte d'en parler. Nous ne savons pas dire pourquoi. Il y a une certaine urgence à apprendre à en parler.

Les moyens du monde moderne : ils ne doivent pas être un en soi de la vie ecclésiale. La mission est de l'ordre de l'accueil d'un appel et de la réponse à un appel. Pour cela il faut éclairer l'appel pour chacun et créer une conscience commune de la mission de l'Église, dans laquelle la réponse de chacun pourra se situer.

C'est à cela que peuvent servir une radio, des petits journaux paroissiaux, un site Internet. Mais il faut surtout veiller à ce que cette communication rejoigne la vie profonde des personnes et ne se limite pas à satisfaire leur besoin de consommer des gadgets.

L'enjeu des moyens de communication est la nécessaire visibilité évangélique. Une lampe est faite pour être mise sur le lampadaire et non pas sous le boisseau. Ces outils de communication y contribuent. Il faut que l'Église se montre dans toute la vérité de ce qu'elle est.

3) Les exigences de la mission

Il y a les "invariants" de la mission de l'Église qui sont des exigences qui s'imposent à un évêque dans l'exercice de la mission :

- que l'Évangile du Christ soit accueilli et annoncé ;
- que tous répondent à l'appel du Christ : « *Allez témoigner, baptiser au nom du Père et du Fils jusqu'aux extrémités de la terre. Je suis avec vous jusqu'à la fin des temps* » ;
- « *que tous soient un afin que le monde croie que tu m'as envoyé* ».

On retrouve là un certain nombre de données déjà évoquées. Leur convergence avec ces "invariants" permet à notre Église de vérifier qu'elle est en état de mission et de définir à partir du terrain quelques grands axes de formation à la mission.

a) La communauté

Elle ne vaut pas pour elle-même. Il faut qu'elle soit une communauté de témoins, d'annonceurs, une communauté ouverte qui témoigne.

Elle a donc toujours besoin d'être réorientée vers l'essentiel. On peut se donner des priorités, mais il s'agit toujours d'un Évangile à accueillir et à annoncer. Dans notre diocèse, ce thème détermine les orientations pastorales que nous nous sommes données. Pour nous, cela veut dire : nous familiariser avec la Parole de Dieu, en acquérir le goût pour qu'elle éclaire tous nos engagements, qu'elle nous envoie vers le monde et nous conduise vers des rivages nouveaux.

Autre donnée essentielle d'une formation à l'accueil et à la proposition de la Parole de Dieu : Il faut que celle-ci soit libératrice pour chaque être, en particulier pour les marginaux de la communauté :

- les divorcés-remariés qui ont besoin d'entendre la Bonne Nouvelle de l'accueil et de la tendresse

de Dieu, et non pas seulement ce qu'ils ressentent comme des exclusions juridiques ;

- les blessés de la vie et de l'Église pour qui une confiance est à restaurer ;
- les pauvres de toutes les sortes de pauvretés qui doivent toujours pouvoir compter sur la solidarité de leurs frères.

Il est clair que l'Évangile ne pourra avoir pour eux cette valeur libératrice que s'ils trouvent sur leur route des hommes et des femmes qui, l'ayant eux-mêmes ressenti comme libérateur, ont su l'annoncer comme libérateur. C'est la mission de chaque membre de la communauté. Il faut donc que la communauté soit un lieu d'expérimentation de la liberté évangélique. Elle le sera dans la mesure où elle saura articuler l'unité du Corps et le pluralisme des appartenances, ce qui exige de la part de chacun patience, respect et accueil.

b) Aller dans le monde entier

La mise en œuvre de la mission passe par l'ouverture de l'Église diocésaine sur le monde. Il s'agit d'être une Église qui regarde au-delà d'elle-même, qui accueille d'autres expériences, qui soit solidaire d'autres communautés, qui se laisse enrichir par d'autres cultures.

Il est vital de ne pas rester entre chrétiens. La laïcité est une chance, si nous respectons le monde. Elle nous permet d'échapper au piège de l'entre nous des chrétiens. Il ne faut jamais oublier que la mission nous envoie vers le monde, elle nous demande donc de sortir d'une préoccupation excessive d'"entretien de la maison". Le travail de restructuration de l'espace diocésain auquel sont provoqués tous les évêques restera très formel s'il n'est pas nourri par une perspective missionnaire. C'est d'ailleurs au contact des attentes et des questionnements du monde que se structure notre conscience apostolique. C'est dans le face à face avec d'autres cultures et d'autres religions que s'approfondit cette identité chrétienne dont nous avons à offrir le témoignage.

c) « Je suis avec vous tous les jours »

Ce dont notre Église doit savoir témoigner, c'est de la présence du Christ en tout temps et en tout lieu. C'est le patrimoine qu'elle a reçu et qui vaut universellement. Les chemins de cette annonce ne peuvent pas être les mêmes en toute circonstance. Une Église en terre d'Islam témoignera de la présence du Christ

par un amour sans exclusive, par l'attention et le respect qu'elle donnera à d'autres manières de chercher Dieu, par sa disponibilité à offrir, et non pas à imposer, le meilleur de son expérience de l'homme. Une Église comme la nôtre, confrontée à une indifférence importante, doit inventer de nouvelles manières d'être signe pour les hommes. Seul un dialogue sans préjugé et sans angoisse avec le monde pourra alimenter sa créativité.

4) Les nouvelles donnes de la mission

Il importe donc pour la mission que le monde d'aujourd'hui, dans ce qu'il a de plus caractéristique, soit le repère de notre action évangélique. Il y a des terrains privilégiés de rencontres de ce monde. En me référant à mon expérience, je retiendrai :

- les jeunes,
- les catéchumènes,
- le monde de l'art, de la culture, de la technologie, de la décision économique,
- les autres religions.

Ce que nous avons à faire dans cette rencontre :

- accueillir le questionnement de ces "mondes" : il est signe d'Évangile ;
- s'en laisser éclairer dans la perception que nous avons nous-mêmes de Jésus-Christ.

Au quotidien, il n'est pas toujours facile de prendre conscience de ce qui est en jeu dans une telle attitude. Elle demande une grande écoute, une vraie bienveillance à l'égard du monde dans lequel nous sommes, un intérêt pour ce qui s'y cherche, une disponibilité à dialoguer, à approfondir, à comprendre, mais aussi un bon discernement pour déchiffrer les appels et les besoins d'Évangile qui s'y expriment. Trop souvent, la multiplicité des tâches à remplir immédiatement en Église ne permet pas de prendre le recul qu'il faut pour entrer dans cette attitude authentiquement missionnaire.

En conclusion

Ce qui me pousse à dire aujourd'hui mon expérience d'évêque, c'est qu'un diocèse n'est pas simplement une entité juridique et humaine à gérer. Il est un espace où se vit une dynamique

d'accueil de la Parole que Dieu a adressée aux hommes et qui est Jésus-Christ, et de proposition de cette Parole comme libératrice et salvatrice pour tout homme. Cette dynamique, il faut constamment y entrer, s'en laisser saisir, s'en laisser porter. En d'autres termes, une Église diocésaine doit être un lieu d'ouverture à une conscience missionnaire, de découverte et de prise en charge des règles de cette mission confiée par le Christ à son Église : « *Allez, enseignez toutes les nations* »... et « *Je serai avec vous chaque jour* » – un lieu donc où grandissent ensemble des hommes et des femmes décidés à faire leur cet envoi du Christ, où s'apprennent des disponibilités, des attitudes à l'égard du monde dans lequel nous sommes, aussi bien une école où il y a des élèves, des maîtres, une matière.

Le premier à avoir besoin d'être formé, c'est l'évêque et il est de sa responsabilité d'entraîner dans son sillage tous ceux qui portent avec lui

la vie de leur Église. Ensemble, ils ont besoin d'entendre l'appel du Christ et d'en mesurer toutes les conséquences.

Ce qui est "formateur", c'est sans aucun doute la tradition dans laquelle on est inscrit, mais aussi le monde d'aujourd'hui et ses questions, les autres religions et les autres cultures. On peut dire aussi que chacun est formateur pour l'autre, car ce qui nourrit au premier chef une expérience croyante, c'est le témoignage d'une autre expérience croyante.

Il y a enfin dans cette "école pour la mission" qu'est le diocèse, une matière d'enseignement. Notre vocation chrétienne, c'est d'être témoins du Christ ressuscité, à tout jamais présent au milieu des hommes. C'est toute la vie ecclésiale qui doit nous en donner la conscience vive et le goût d'en partager l'annonce. Vaste programme pour animer notre réflexion et notre action pastorales. •

L'École pour la Mission

Propositions

❶ **Des Parcours de croyants,**
cinq week-ends pour entrer par la Bible dans un parcours de croyants, une proposition faite à des jeunes de 18-23 ans, à Paris, Lyon.

❷ **Le Parcours théo :**
cinq week-ends pour découvrir les repères pour vivre la foi chrétienne aujourd'hui.

❸ **Le Parcours fondamental,**
sur deux années, sous forme de week-ends et de sessions ouvert à de jeunes adultes (23-45 ans), laïcs, jeunes prêtres ou diacres.
Première année : Comment l'Église a vécu et transmis l'Évangile dans des périodes de mutations et la rencontre de nouvelles cultures ?
Seconde année : Comment vivre la foi chrétienne aujourd'hui dans une société sécularisée et un monde en mutation ?

Des sessions

- ❶ En février, session pour des prêtres ou diacres : échanges fraternels, apports autour de : Vivre la mission aujourd'hui.
- ❷ Des sessions pour baptisés : l'été, en différents lieux, semaine de formation, d'échanges, de prière et de convivialité.

Pour tout renseignement :

Christophe Roucou ~ École pour la Mission - BP 101 - 94170 Le Perreux.
Tél : 01 43 24 79 57 - Courriel : ecole-mdf@club-internet.fr
Site internet : www.mission-de-france.com

Basile de Césarée

(330-379)

Présentation

par Jean-Marie PLOUX

Basile est né là où il mourut comme évêque, à Césarée de Cappadoce (Turquie), où il succéda à Eusèbe. De famille chrétienne¹, il fit des études qui, de Césarée, le conduisirent à Constantinople et Athènes. Baptisé à 25 ans, il entreprend une sorte de voyage initiatique qui l'amena auprès des grands ascètes d'Égypte, de Palestine, de Syrie et de Mésopotamie. De retour, il choisit la vie monastique dont il deviendra un maître reconnu. Fondateur de plusieurs monastères, il est ordonné prêtre en 364 à la demande de l'évêque Eusèbe auquel il succède en 370. Outre ses écrits sur la vie monastique, Basile est connu pour son *Traité du Saint-Esprit et ses Homélie sur l'Hexameron*² ainsi que ses *Lettres*. Dans le cadre de ce numéro sur la formation, on aurait pu lire des extraits de son *Exhortation aux jeunes gens sur la manière de tirer*

1. Son frère Grégoire fut évêque de Nysse, l'autre, Pierre, fut évêque à Sébaste, leur sœur, Maricine fut canonisée et son ami, Grégoire, fut évêque de Nazianze...

2. Les six jours de la Création.

profit des lettres helléniques. J'ai préféré proposer aux lecteurs un texte tiré de ses Homélie. Et ceci pour deux raisons : le thème développé d'abord, car il est commun à la plupart des Pères de l'Église et sous-tend toute leur conception de l'homme. La seconde raison est que cette conception de l'homme justifie la formation elle-même puisqu'il ne s'agit de rien de moins que de faire passer l'homme de l'image de Dieu à sa ressemblance. La première lui étant donnée comme une capacité, la seconde étant l'œuvre de sa vie et de la grâce de Dieu.



15 - « Et Dieu créa l'Homme. Il le créa à l'image de Dieu. »

N'as-tu pas remarqué que cette proposition est incomplète ? « Créons l'Homme à notre image et ressemblance. » La délibération comprenait deux éléments : « à l'image » et « à la ressemblance ». L'exécution n'en contient qu'un. Dieu a-t-il délibéré d'une façon et puis changé d'avis ? Quelque repentir au cours de la création n'est-il pas intervenu ? N'y a-t-il pas eu impuissance du Créateur, qui décide une chose et en réalise une autre ? ou bien bavardage dans les paroles ? Peut-être en effet veut-il dire la même chose : « Créons l'Homme à l'image et à la ressemblance » ; car (ici) après avoir dit « à l'image », il n'a pas dit : « à la ressemblance ». Quelque explication que nous choissions, nous prendrons en défaut ce qui est écrit. Si en effet il s'agit de la même

chose, il est superflu de dire deux fois les mêmes choses. Dire qu'il y ait une parole vaine dans l'Écriture est un blasphème redoutable. Mais, en vérité, l'Écriture ne parle pas en vain. Il est donc nécessaire que l'homme soit à l'image et à la ressemblance.

- Pourquoi n'est-il pas dit : « Et Dieu créa l'Homme à l'image de Dieu et à sa ressemblance » ? Le Créateur était-il impuissant ?

- Propos impie !

- Celui qui donne l'ordre s'est-il repenti ? - Argument plus impie encore !

- Mais alors, il a parlé et puis a changé d'avis ?

- Non, l'Écriture ne dit pas cela, le Créateur n'est pas impuissant et la délibération n'a pas été rendue vaine. Quelle est la raison du silence ?

16 - « Créons l'Homme à notre image et à notre ressemblance. »

Nous possédons l'un par la création, nous acquérons l'autre par la volonté. Dans la première structure, il nous est donné d'être nés à l'image de Dieu ; par la volonté se forme en nous l'être à la ressemblance de Dieu. Ce qui relève de la volonté, notre nature le possède en puissance, mais c'est par l'action que nous nous le procurons. Si en nous créant, le Seigneur n'avait pris à l'avance la précaution de dire « Créons » et « à la ressemblance », s'il ne nous avait pas gratifiés de la puissance de devenir à la ressemblance, ce n'est pas par notre pouvoir propre que nous aurions acquis la ressemblance à Dieu. Mais voilà qu'il nous a créés en puissance capables de ressembler à Dieu. En nous donnant la puissance de ressembler à Dieu, il a permis que nous soyons les artisans de la ressemblance à Dieu, afin que nous revienne la récompense de notre travail, afin que nous ne soyons pas

comme ces portraits sortis de la main d'un peintre, des objets inertes, afin que le résultat de notre ressemblance ne tourne pas à la louange d'un autre. En effet, lorsque tu vois le portrait exactement conformé au modèle, tu ne loues pas le portrait, mais tu admires le peintre. Ainsi donc, afin que ce soit moi l'objet d'admiration et non un autre, il m'a laissé le soin de devenir à la ressemblance de Dieu. En effet, par l'image je possède l'être raisonnable, et je deviens à la ressemblance en devenant chrétien.

17 - « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* »
 Vois-tu en quoi le Seigneur nous donne ce qui est à la ressemblance ?
 « Car Il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et fait pleuvoir sur les justes et les injustes. » Si tu deviens adversaire du mal, sans rancune et oublieux de l'inimitié de la veille, si tu aimes tes frères et leur est compatissant, tu ressembles à Dieu. Si tu pardonnes du fond du cœur à l'ennemi, tu ressembles à Dieu. Si ton attitude envers le frère qui t'a offensé est semblable à celle de Dieu envers toi pécheur, par la miséricorde envers le prochain, tu ressembles à Dieu. Ainsi tu possèdes ce qui est à l'image, parce que tu es raisonnable, mais tu deviens à la ressemblance en acquérant la bonté. Acquires « des entrailles de compassion et de la bienveillance afin de revêtir le Christ ». Les actions qui te font acquérir la compassion sont les mêmes, en effet, que celles qui te font revêtir le Christ, et l'intimité avec lui te fait intime avec Dieu. Ainsi cette histoire (de la Genèse) est-elle une éducation³ de la vie humaine. « Créons l'Homme à l'image » : qu'il possède par la création

3. *Paideusis*, même sens que *Paideia* : éducation. Cf. notre "pédagogie".

ce qui est à l'image, mais qu'il devienne aussi à la ressemblance. Dieu en a donné la puissance ; s'Il t'avait créé aussi à la ressemblance, où serait ton privilège ? Pourquoi as-tu été couronné ? Et si le Créateur t'avait tout donné, comment le royaume des cieux s'ouvrirait-il pour toi ? Mais il se fait qu'une partie t'est donnée, tandis que l'autre a été laissée inachevée : c'est pour que tu t'achèves toi-même et que tu sois digne de la rétribution qui vient de Dieu.

- Comment devenons-nous donc à la ressemblance ?

- Par les Évangiles.

- Qu'est-ce que le christianisme ?

- C'est la ressemblance de Dieu autant qu'il est possible à la nature de l'Homme. Si tu as reçu la grâce d'être chrétien, hâte-toi de devenir semblable à Dieu, revêts le Christ. Mais comment le revêtiras-tu si tu ne portes pas le sceau ? Comment le revêtiras-tu si tu n'es pas baptisé ? si tu ne portes pas le vêtement d'incorruptibilité ? Renonces-tu à la ressemblance à Dieu ? Si je te disais: voilà, deviens semblable à l'empereur, ne trouverais-tu pas que je suis un bienfaiteur ? Et maintenant que je veux te rendre semblable à Dieu, vas-tu fuir la parole qui te déifie, vas-tu te boucher les oreilles afin de ne pas entendre les paroles salvatrices ?

Sur l'origine de l'homme. (Hom. X & XI de l'Hexameron.)

(Trad. A. Smets et M. Van Esbroeck)

Sources chrétiennes n° 160, Cerf, 1970, §§ 15 à 17.

PAUL VALADIER

La
**condition
 chrétienne**

Du monde sans en être.

Seuil, 2003

À l'émission "Agapè" du Jour du Seigneur du 4 janvier dernier, les interlocuteurs – dont Christophe Roucou – ont débattu de la laïcité. Mais, à plusieurs reprises, c'est la question de la place des religions dans notre société qui a été posée. Une hypothèse a été clairement écartée : celle où les religions prétendraient régenter la société en contrôlant les appareils d'État. Même en supposant que ce fut le cas pour le christianisme sous régime de chrétienté – et cela demanderait de faire bien des distinctions et d'établir bien des nuances – nul, chrétien ou non, ne songerait à un retour en arrière. Et si c'est une revendication de certains islamistes, il leur est seulement permis d'y rêver ! Reste que certains défenseurs de la laïcité prétendent réduire la place de la religion à l'espace privé opposé à l'espace public. Outre ►

Présenté par
 Jean-Marie PLOUX

le fait que la distinction privé-public est loin d'être claire, la plupart des croyants refusent que leur foi soit claquemurée dans l'espace domestique. Pour tous, une foi qui ne prend pas parti dans le champ social, économique ou politique est une foi morte. Certes, pour cela, elle doit respecter les règles de la démocratie et, plus encore, respecter les convictions des autres. Mais en renversant une formule célèbre, les croyants entendent bien "se mêler de leurs oignons" quand, en tant que citoyens, ils prennent position – de manières diverses d'ailleurs – sur telle ou telle question qui intéresse l'avenir de la société ou de l'humanité.

Mais il n'est pas si facile que cela de se situer en tant que chrétiens dans notre société moderne et sécularisée. Et c'est ici que le dernier livre de Paul Valadier : *La condition chrétienne* peut éclairer la recherche et le débat. L'auteur, jésuite, a consacré ses ouvrages d'une part, à un dialogue exigeant

avec la pensée de Nietzsche dont il est un lecteur assidu, d'autre part, aux questions éthiques et politiques. Chacun sait l'influence de Nietzsche dans l'itinéraire de beaucoup d'athées contemporains et personne n'ignore l'acuité des débats qui entourent la question du politique et celle de l'éthique. C'est dire que Paul Valadier est assez bien placé pour aborder le sujet de la condition chrétienne dans ce monde.

Après une introduction qui situe le projet de l'ouvrage, Paul Valadier a divisé son livre en cinq grands chapitres qui constituent en fait trois parties.

Comme le sous-titre de l'ouvrage, emprunté à saint Jean, l'indique, il s'agit pour le chrétien d'être *du monde sans en être*. "Être du monde", pour des membres de la Communauté Mission de France, cela va sans doute de soi. C'est le "sans en être" qui pose question. C'est donc

fort opportunément que Paul Valadier ouvre la première partie de son livre en réfutant deux positions. À l'extrémité de la première on trouve ces chrétiens "intégralistes" pour ne pas dire intégristes qui pensent que la fidélité à l'Évangile ne peut se vivre que sous le mode de la rupture et de la condamnation du monde. Mais, dans son plein, cette attitude est celle d'une attestation dont l'*Épître à Diognète* et la *Cité de Dieu* d'Augustin pourraient constituer le modèle. L'autre position, au contraire, joue la communion au monde, quitte, à son extrême, à "se rendre au monde" dans un conformisme sans arrêt. Entre les deux, Paul Valadier met en exergue une formule dont les méchantes langues diront qu'elle est bien jésuite, celle, en effet, d'un jésuite hongrois, Hevenesi : Crois en Dieu comme si tout le cours des choses dépendait de toi, et rien de Lui. Cependant mets tout en elles comme si rien ne devait être fait par toi, et tout par Dieu seul. Or ceci n'a de sens – et

c'est le fondement théologique du livre – que si l'on croit au Dieu de Jésus-Christ, c'est-à-dire à un Dieu « *qui divinise l'homme quand celui-ci s'humanise, assume sa condition créée, prend à bras le corps son humanité pour lui donner toute sa dimension humaine et divine. [...] Un tel Dieu ne cherche pas à affirmer sa supériorité dans l'abaissement de sa créature ; il ne se substitue pas à un être incapable ou impuissant, mais il habite la liberté de sa créature quand celle-ci a le courage de s'assumer, non de se renier.* » (p. 44-45). La suite du chapitre articule la foi et la raison, l'inspiration chrétienne et l'inspiration de la communauté humaine.

Sur ce fondement, le livre s'édifie en deux fois deux chapitres.

Le chapitre 2 répond à une simple question : Que signifie de décider de mettre sa vie à la lumière de

l'Évangile et de chercher à ordonner son action selon l'Esprit de Dieu ? et quels sont les présupposés d'une telle décision ? La réflexion est donc centrée sur la Parole. En sont typiques les pages lumineuses consacrées aux paraboles (p. 83-96).

Le chapitre 3 articule une réflexion sur la responsabilité, le péché et l'histoire. Les premières pages reviennent fortement sur le thème de l'Incarnation qui est tout à fait central dans la démarche de Paul Valadier et qui rejoint entièrement une conviction de fond de notre propre engagement. Par la suite, en portant son regard sur saint Augustin, l'auteur aborde de manière heureusement critique la question du péché originel et de l'histoire. Les dernières pages sont consacrées au thème évangélique du discernement car, finalement, c'est bien de cela qu'il s'agit. Or discerner suppose que l'on prenne en compte ce que

les hommes cherchent et proposent pour édifier leur humanité. Et si l'on s'accorde avec l'auteur pour dire que la foi chrétienne n'est ni imitation d'un modèle, ni religion d'un livre, mais qu'elle est fidélité inventive à l'Esprit, quel est donc le propre de l'inspiration chrétienne ?

C'est à répondre à cette question que sont consacrés les deux derniers chapitres. Il faut revenir à la pratique de Jésus pour comprendre quel est le rapport qu'il instaure à la Loi, au Temple, bref, à l'*ethos*¹ de son peuple. De ce point de vue, qui sera aussi le nôtre, « *Jésus ne détourne pas ses auditeurs du respect de la substance éthique de leur société en proposant des modes de vie entièrement neufs ou originaux ; il suppose tout à l'inverse que la société à laquelle il s'adresse est elle-même porteuse d'une telle substance.* » Pourquoi ? parce que « *La fidélité à Dieu, au Créateur Père de*

1. Ethos, on peut entendre par là les règles et les repères du comportement humain dans un certain espace culturel.

toutes choses, passe par le respect du corps de l'existence, foyer de l'écoute et de l'obéissance à Celui qui donne l'homme à lui-même à travers les structures historiques que l'homme façonne peu à peu. » (p. 152). Cette attitude se retrouve évidemment chez saint Paul. Il s'agit donc d'un accomplissement dans la vigilance. Et pour cela Paul Valadier revient sur quelques notions-clés : humanisation et humanisation, nature et culture, décalogue et interdits avant de donner les notes fondamentales

d'un ethos chrétien : l'ouverture à un universel trouvé dans la référence à l'Esprit du Christ. Cela se module d'abord en droiture du cœur, fraternité et présence au prochain. Mais tout cela prend son sens ultime dans la "suite du Christ" sous le thème du "perdre pour trouver" qui n'a lui-même de sens que dans une logique de l'amour.

Le dernier chapitre enfin est consacré à la dimension ecclésiale de nos décisions éthiques. En effet, il faut articuler liberté et appartenance à

une communauté, témoignage et autorité, condition d'une responsabilité et rôle d'une autorité, finalement condition ecclésiale de la conscience chrétienne. On trouve, là encore, des pages claires et d'un grand équilibre.


Est-ce un livre facile à lire ? Je n'en sais rien. Je sais simplement que dans notre équipe nous avons décidé de le lire ensemble et que nous en prenons un chapitre à chaque réunion. Nous en avons déjà lu trois et nous y trouvons un vrai compagnonnage. •

Livres reçus à la Rédaction

de la Lettre aux Communautés

(juillet à décembre 2003)

René Virgoulay (Sous la direction de)	Le Christ de Maurice Blondel Coll. "Jésus et Jésus-Christ" N° 86. Desclée, Paris, 2003.
Philippe Haddad	Israël, j'ai fait un rêve... Ed. de l'Atelier, Paris, 2003.
Jérôme Rousse-Lacordaire	Jésus dans la tradition maçonnique Rituels et symbolismes du Christ dans la franc-maçonnerie Française Coll. "Jésus et Jésus-Christ" N° 87. Desclée, Paris, 2003.
Bernard Sesboüé	Jésus-Christ, l'unique médiateur Essai sur la rédemption et le salut Coll. "Jésus et Jésus-Christ" N° 33. Ed. revue et mise à jour. Desclée, Paris, 2003.
Eugène Kurtz	La guerre malgré moi. De Schirmeck à Moscou Ed. Coprur, Strasbourg, 2003.
Paul Huot-Pleuroux (Textes publiés sous la direction de)	Aux sources de la charité Les spiritualités Préface par Mgr Jean Vilnet. Ed. du Cerf, Paris, 2003.



Avez-vous pensé à renouveler votre abonnement ?

Amies et Amis,

Nos meilleurs souhaits vous accompagnent avec ce premier numéro de l'année 2004.

*Vos abonnements permettent à la Lettre aux Communautés de poursuivre sa route.
Nous remercions chaleureusement celles et ceux qui nous aident à la faire connaître.*

Bien cordialement.

Le Comité de rédaction

BULLETIN D'ABONNEMENT 2004

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MISSION DE FRANCE - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 LE PERREUX/MARNE.

NOM _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

◆ Pour **votre abonnement 2004**, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s) :

Lettre aux Communautés ordinaire **29 €**

de soutien **38 €**

Offre pour les moins de 35 ans non abonnés **16 €**

Lettre d'Information ⁽¹⁾ ordinaire **13 €**

de soutien **24 €**

◆ **Joindre au bulletin**, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque **bancaire** **postal**

de : _____ **€**

Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage...

NOM, Prénom, Adresse :

Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées.

NOM, Prénom, Adresse :

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France.

Imprimerie Moderne
89000 Auxerre
